



La Contre-Réforme Catholique au XXI^e siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

N° 91 - Mars 2010

Rédaction : Abbé G. de Nantes

Mensuel. Abonnement : 25 €

LA MEILLEURE PART : PRÊTRE, VICTIME AVEC LE CHRIST



« Ô Christ, mon pauvre Dieu, te voilà tout seul, abandonné dans ton église de campagne dont le clocher menace ruine, tout seul dans ta maison mal balayée où n'entre personne, et tu entends dehors, le dimanche, le travail du dimanche qui se moque de toi...

« Alors, je viens ! Pour être avec toi un sans-foyer. Je viens pour être haï comme tu l'es, pour être, comme tu l'es, lépreux rejeté du groupe humain, cet homme isolé, singulier, cet homme en robe que les autres du village tiennent à l'écart et regardent en ricanant quand il passe.

« Je viens pour avoir besoin d'ouvrage, n'en pas trouver et me faire traiter de fainéant par les ivrognes et même, plus ou moins, par les gens raisonnables.

« Me voici... je viens, je passerai pour ignorant, pour fou... La calomnie m'épiera derrière la porte – “un homme pareil aux autres... il fait ses coups en dessous” – on mentira pour me nuire.

« Mais je viens, mon pauvre Maître, je viens à Toi, parce que tous t'ont abandonné... je viens... Et tous les deux, Toi dans ton église en détresse, moi à côté, dans ma maison vide – méconnu, Toi, méprisé, moi – nous serons tous les deux compagnons de misère. » (Marie Noël, *NOTES INTIMES*)

HOMÉLIE DU PÈRE RAYMOND ZAMBELLI

RECTEUR ÉMÉRITE DES SANCTUAIRES DE LISIEUX ET DE LOURDES

(Sermon de la Messe de *Requiem* du jeudi 18 février 2010)

Mes chers amis,

Quand me parvint la nouvelle de la mort du Père et que frère Bruno me proposa de célébrer la messe d'inhumation en cette chapelle de la communauté, c'est alors que me revint en mémoire cette admirable page de Bossuet que j'aimerais vous lire car elle nous introduit immédiatement et magistralement dans le mystère de la mort chrétienne :

« Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ.

« Il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son Sacrifice.

« Il n'y a rien de plus grand dans son Sacrifice que son dernier soupir et que le moment précieux qui sépara son âme de son corps.

« Tous les enfants des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur, et devenant avec Lui des victimes, leur mort qui n'aurait pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée en celle de Jésus-Christ en son Sacrifice.

« La mort des chrétiens, consacrés dans le Baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ, un Sacrifice parfait ; et de son oblation avec la leur, il ne s'est fait qu'une seule oblation.

« C'est donc là que toutes les agonies du monde se terminent. Jésus-Christ est le Souverain Prêtre de nos morts et jusqu'à la fin des siècles il perpétue son agonie et son Sacrifice dans la mort des fidèles ! »

Mes chers amis, quel heureux siècle où l'on s'exprimait de la sorte pour traduire les vérités de la foi catholique !

Il ne m'appartient pas de retracer ici la vie de cet homme exceptionnel que fut l'abbé Georges de Nantes ni de prononcer son panégyrique. D'autres, qui l'ont mieux connu, auront à cœur de le faire comme un légitime devoir de mémoire et de reconnaissance.

La liturgie des défunts nous convie à la retenue et à la sobriété pour ne pas perdre de vue l'essentiel. Et cet essentiel est contenu dans cette prière confiante et cette douce supplication que nous adressons à Dieu si riche en miséricorde, dans l'oraison de cette messe :

« Seigneur, à qui seul appartient de juger et de pardonner, nous te prions pour l'âme de notre frère Georges. » Tout est dit en si peu de mots : *« Seigneur, à qui seul appartient de juger et de pardonner. »*

Lorsque j'étais recteur du Sanctuaire de Lisieux, il me fut donné d'accueillir à maintes reprises les membres de la CRC venus en pèlerinage auprès d'une sainte que l'abbé de Nantes leur avait fait découvrir et aimer : la Petite Thérèse. À cette occasion il tint à me rencontrer et m'ouvrit son cœur sacerdotal. Il me sut gré de lui avoir accordé à Lisieux ce qu'il considérait comme une sorte de privilège et de grâce insigne. Il s'ensuivit, entre lui et moi, une correspondance que je conserve précieusement.

La Providence m'ayant ensuite conduit à Lourdes pour y être le recteur des Sanctuaires, j'eus à nouveau l'occasion de revoir et d'accueillir chaque année ces mêmes pèlerins, toujours plus nombreux, surtout en 2008 pour leur mémorable pèlerinage à l'occasion du 150^e anniversaire des apparitions de l'Immaculée.

C'est ainsi que des liens de profonde estime et de grande cordialité se sont tissés au fil des ans jusqu'à ce que me soit donnée la joie d'être invité et accueilli dans cette maison Saint-Joseph à Saint-Parres.

En échangeant régulièrement avec les uns et les autres, quel ne fut pas un jour leur étonnement et le mien, de faire une découverte. On s'aperçut que le prêtre qui avait le plus marqué l'abbé Georges de Nantes et dont il disait qu'il lui avait tout appris et qu'il lui devait tout, était le même prêtre dont je devais faire la connaissance vingt ans plus tard dans des conditions analogues. Georges de Nantes l'avait connu pendant ses années de séminaire à Issy-les-Moulineaux, et moi pendant mes années de séminaire à Bayeux. Louis Vimal était donc ce prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice à qui nous devons de nous avoir initiés à la théologie, aux Pères de l'Église, à la splendeur de la liturgie, au monde des arts et de la poésie, il me suffit d'évoquer la petite dame d'Auxerre, Marie Noël, c'est lui qui sut nous faire partager sa passion pour le grand Siècle des âmes, nous apprendre à goûter Bossuet et par-dessus tout : Blaise Pascal, Auvergnat comme lui. Nous avons donc eu, en quelque sorte, en la personne de ce sulpicien surdoué et atypique, le même père nourricier. Cela crée nécessairement des liens profonds et durables...

Pour revenir à mes dernières rencontres avec l'abbé de Nantes au soir de sa vie, je conserverai toujours le souvenir ému de ma première visite dans sa chambre qui lui tenait lieu d'infirmier.

Alité, aphasique, réduit à l'immobilité, il ne pouvait plus communiquer que par le regard, mais quel regard ! Je le vois entouré par ses frères qui se relayaient à son chevet comme autant d'anges gardiens. Il régnait dans cette chambre un climat de paix, de sérénité, de tendresse, de charité prévenante et de prière qui était son véritable oxygène, tant il est vrai qu'on ne peut vivre ni survivre sans amour. Là est le secret de cette improbable longévité qui lui a permis de demeurer parmi vous jusqu'à cette aube du 15 février où la Sainte Vierge est venue le chercher comme l'a écrit si justement frère Bruno dans l'annonce qu'il nous fit de sa mort.

En face de lui, en effet, il pouvait contempler nuit et jour la statue de Notre-Dame de Fatima pour laquelle il avait une si grande dévotion. Nul doute qu'elle a dû souvent lui murmurer à l'oreille ce qu'elle avait confié à Lucie le 13 juin 1917 :

« Ne te décourage pas. Je ne t'abandonnerai jamais ! Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu. »

Même s'il descendait régulièrement à la chapelle, sa chambre était son oratoire. Son lit lui tenait lieu de patène où dans le silence et le mystère il pouvait s'offrir à l'Amour Miséricordieux du Bon Dieu et lui renouveler cette offrande à chaque battement de son cœur comme la Petite Thérèse nous l'a enseigné. Désormais, il se présente à nous sous les traits de la Sainte Enfance et de la Sainte Face. Il était devenu pauvre, confiant et abandonné comme un enfant. Il remplissait la condition posée par Jésus pour entrer dans le Royaume : *redevenir un enfant*.

Et dans sa configuration au Christ souffrant et crucifié dont il partagea la *kénose*, il vivait les recommandations de l'apôtre Paul à son disciple Timothée :

« Si nous mourons avec Lui, avec Lui nous vivrons.

« Si nous souffrons avec Lui, avec Lui nous régnerons. » (2 Tm 2, 11-12)

C'est sans doute de cette manière qu'il a obtenu pour lui-même, pour les siens, ses "chérissés", et pour l'Église tant de précieuses grâces.

Que de surprises nous aurons dans l'au-delà !

C'est précisément, – et au-delà des apparences –, cet autre monde dont l'Immaculée parlait à Bernadette dans le creux du rocher de Massabielle, le 18 février 1858, quand elle lui fit cette confidence :

« Je ne vous promets pas d'être heureuse en ce monde mais dans l'autre. »

En ce jour anniversaire de cette promesse de la Vierge Marie, prions la Petite Bernadette, dont c'est la fête, de nous affermir dans l'Espérance de cet autre monde.

Il me faut conclure, ou plus exactement j'aimerais que ce soit le Père lui-même qui s'adresse à nous pour nous livrer un ultime message. Il nous suffit pour cela d'ouvrir "*MÉMOIRES ET RÉCITS*" au chapitre intitulé : "*SAINTESES ÂMES, SAINTESES MAISONS*" :

« Il n'y a pas deux races d'hommes, les saints, les élus qui ont fui le combat et ne connaissent plus aucune de nos misères, et nous les gens du monde assaillis de tentations, pécheurs par nécessité. Il n'y a pas non plus des pharisiens là-bas, qui dissimulent leurs chutes, et les publicains que nous sommes, qui se confessent et recommencent. Il y a le corps fraternel de l'Église militante, dont tous doivent connaître l'épreuve, plus ou moins certes, à la mesure de la grâce et de leurs forces. Mais dont les uns prient beaucoup, les autres peu. Et chacun à toute heure reçoit du Père céleste, de Jésus crucifié et de sa sainte Mère, les secours qu'il demande pour demeurer fidèle et devenir saint, s'il le veut. J'ai eu des parents et des maîtres qui vivaient ainsi, et si je n'ai pas suivi, ou seulement suivi de loin leur exemple, en ma jeunesse légère, que Dieu me le pardonne. »

Écoutons-le dans la page célèbre de "*L'ENTERREMENT À CHÔNAS*" :

« ... Ce que je pense déjà, revenant de l'église à la maison, ce que je pense toujours, c'est que pour traiter ce grand drame, unique et pourtant universel, de la mort du paysan, ou de sa femme, ou de son enfant, on n'a jamais inventé, on n'inventera jamais un ensemble de rites et de chants aussi majestueux, aussi simple, aussi pauvre de moyens, aussi riche de signification, affreusement pathétique et plein de mystique allégresse, que cette liturgie de ce temps-là, qui nous venait du fond des âges.

« Oserais-je vous dire que, dès cette époque lointaine, je me faisais une joie de mon propre enterrement, savourant en tous leurs détails exquis, les gestes tendres, les chants si doux que l'Église ferait alors sur mon corps, comme d'une mère, comme d'une épouse pour son bien-aimé ? Qu'il est doux de mourir, pensais-je, entre les bras de l'Église !

« Le mystère de l'arrachement d'un mort à la puissance des ténèbres qui le retient captif et sa rédemption par l'Hostie immaculée de la messe, offerte pour son salut, n'étaient-ils pas déjà, pour mes regards d'enfant, le spectacle même de son exaltation et de son entrée dans la béatitude éternelle du Père ? » AMEN.



ALLOCUTION DE FRÈRE BRUNO DE JÉSUS AU CIMETIÈRE

« *Bienheureux les persécutés pour la justice.* » (Mt 5,10) Toute la vie de notre Père fut une croix et un martyre, comme celle de Notre-Seigneur et pour la même raison : dans la pensée de *l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs*. Et comme Notre-Seigneur mort condamné par les autorités juives, il s'est opposé de toutes ses forces, publiquement, aux forces de l'enfer déchaînées jusque dans l'Église, entouré d'une poignée de frères et de sœurs, et d'une petite "*phalange*" de disciples et d'amis. En butte à la haine et au mépris de la hiérarchie de l'Église, au silence gêné, ou assassin, des collègues et confrères, sauf exception courageuse et tellement reconfortante. Merci, cher Père !

Son fait est sans précédent parce qu'on ne connaît point, en deux mille ans d'Église, de procès intenté à un Pape, à un Concile, comme ceux qu'il a intentés par des actes explicites d'accusation, qui soit demeuré en suspens, sans réponse, sans jugement ! En attendant l'infaillible jugement du souverain Juge, ce silence, pour ne pas dire cette forfaiture, consacre l'abbé de Nantes, notre Père et fondateur des Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur, non seulement légitime fidèle de l'Église et vrai prêtre de Jésus-Christ, mais encore confesseur et docteur de la foi catholique romaine en nos temps d'apostasie.

Il n'est pas mort. Il est entré dans la vie, comme un petit enfant, à la ressemblance du bienheureux Louis Martin dont la "démence" faisait dire à la petite Thérèse en 1889 : « *Papa, c'est le petit enfant du Bon Dieu.* » À l'intention de ceux qui avaient partagé son humiliation, elle ajoutait : « *Le bon Dieu, pour lui épargner de grandes souffrances, veut que nous souffrions pour lui !* »

Et en 1894, à sa sœur Léonie : « *La mort de Papa ne me fait pas l'effet d'une mort mais d'une véritable vie. Je le retrouve après six ans d'absence (!), je le sens autour de moi me regardant et me protégeant.* »

Bien chers frères et sœurs, amis phalangistes, ne sommes-nous pas plus unis encore maintenant que nous regardons les Cieux pour y découvrir un Père, sans oublier mère Marie-Noël, et frère Hugues et ses parents et grands-parents, bref, toute la *Phalange de l'Immaculée* que nous y reformerons bientôt autour de lui, notre Père bien-aimé, comme nous la formons dès ici-bas dans le Cœur Immaculé de Marie, car la vie est si brève ! Et alors, nous serons unis pour ne plus nous séparer, et nous serons heureux d'avoir combattu comme de bons et fidèles serviteurs pour que le Fils de l'Homme, quand il reviendra, trouve encore la foi sur la terre... *Ainsi soit-il !*

LE CONCILE VATICAN II À ROME... ET À PARIS !

« *Si vous ne croyez pas à cause de mes paroles, disait Notre-Seigneur aux pharisiens, croyez à cause de mes œuvres.* » Les œuvres de l'abbé de Nantes parlent pour lui. Elles sont d'abord un monument de piété, divine et humaine, une œuvre de DISCIPLE, dictée par l'amour de l'Église et l'intelligence supérieure de sa grande Tradition. L'Église le reconnaîtra un jour, car elle est maîtresse de vérité.

Pour l'heure, la hiérarchie se mobilise pour la défense du Concile contre l'ouvrage-testament de l'abbé de Nantes : *VATICAN II, AUTODAFÉ*, dont la diffusion exceptionnelle a déjà épuisé la première édition !

Les conférences de Carême à Notre-Dame de Paris, inaugurées par Mgr de Moulins-Beaufort, évêque auxiliaire du cardinal Vingt-Trois, dimanche 21 février, et la session doctrinale des évêques de France qui se tiendra à Albi du 22 au 24 février, réussiront-elles cette impossible défense ?

Il ne suffit pas de dialoguer avec les lefebvristes ! Mgr de Galarreta, l'un des quatre évêques dont le pape Benoît XVI a levé l'excommunication, est à la tête de la délégation des théologiens de la Fraternité Saint-Pie-X. Il a déclaré au cours d'un sermon prononcé le 19 décembre 2009, en Argentine, après avoir ordonné de nouveaux prêtres, que le climat de la première rencontre avec les théologiens romains, avait été "bon".

Il ne peut rien dire, mais...

« *Le 26 octobre dernier a eu lieu la première réunion avec la Commission romaine, et si je ne peux évidemment pas rapporter certains détails, certaines circonstances ou certaines des choses qui ont été dites, je peux toutefois vous dire dans les grandes lignes ce qui s'est passé et ce que nous avons fait. Cette première rencontre fut relativement bonne ; je dis relativement parce que c'est bien en fonction des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, et selon les espérances que l'on peut avoir réellement. Ainsi, en considérant ces circonstances et ce que l'on peut attendre, la réunion a été bonne.* »

Nous restons sur notre faim ! Puis Mgr de Galarreta précise l'objectif de ces entretiens :

« *Il s'agit d'une commission qui a pour objectif l'étude de questions doctrinales, et qui n'a pas pour finalité de considérer ni théoriquement ni pratiquement quelque accord que ce soit, d'ordre purement juridique, purement canonique, purement pratique. Cette question-là est totalement exclue. Et cela a été bien précisé. C'est une discussion uniquement et exclusivement située au plan doctrinal.*

« *En second lieu, c'est une discussion sur le concile Vatican II et le magistère postconciliaire. Exactement :*

le Concile et le magistère postconciliaire, le magistère postconciliaire et le Concile. Les sujets, les thèmes que nous traiterons ont été bien établis ; ce sont ceux qui concernent toutes les questions, tous les thèmes que nous critiquons depuis quarante ans, spécialement la liberté religieuse, les libertés modernes, la liberté de conscience, la dignité de la personne humaine – comme on dit –, les droits de l'homme, le personnalisme, l'œcuménisme, le dialogue interreligieux, l'inculturation, la collégialité : cet égalitarisme, ce démocratisme et cette destruction de l'autorité qui s'est introduite dans l'Église ; ainsi que toutes les notions d'ecclésiologie qui ont totalement changé ce qu'est l'Église, cette question de l'auto-conscience de l'Église, l'Église-communion, l'Église-sacrement, l'Église-Peuple-de-Dieu... toutes ces notions nouvelles sur la relation entre l'Église et le monde. Ensuite, la question de la Messe, de la nouvelle Messe, du nouveau missel, de la réforme liturgique..., et d'autres thèmes encore.

« *Nous nous sommes mis d'accord pour avoir une discussion doctrinale sur tous ces thèmes-là. Et ce qui est le plus important – et qui a été bien établi de manière très claire –, c'est que l'unique critère commun et possible de ces discussions est le Magistère antérieur ; je le répète : l'unique critère commun et possible, l'unique critère que nous acceptons, et c'est une condition sine qua non pour ces discussions, c'est le magistère antérieur au concile Vatican II, le Magistère de toujours, la Tradition.* »

Et le Magistère d'aujourd'hui ? Le Magistère actuel du Pape régnant ne compte pas à leurs yeux. Ils débattent avec des théologiens romains, mais ils ne songent pas une seconde à faire appel à l'infaillibilité du Magistère actuel, vivant, du Pape que ces théologiens représentent. Et par là ils se font les auxiliaires de la forfaiture romaine. Voilà pourquoi ils sont reçus, eux !

« *Il y aura des réunions tous les deux ou trois mois : trois mois quand il s'agit d'un thème nouveau, deux mois quand on poursuit sur un même thème. Si nous commençons sur un thème et que nous le continuons, la réunion suivante peut se faire dans les deux mois ; mais si nous devons préparer une nouvelle question, nous avons besoin de trois mois. Et il a été bien établi que la Fraternité – la délégation que je dirige – fournira la première un travail sur un thème précis (...). Les experts romains doivent nous répondre par écrit, et ensuite, sur la base de ces deux textes se fera la discussion orale, laquelle donnera lieu aussi à un document écrit.*

« *Tout est enregistré, de leur côté comme du nôtre, et, de plus tout est filmé. Ainsi, bien que pour des*

raisons évidentes on ne puisse pas rapporter tout ce que nous disons et étudions, sur tout il y aura un document – un témoignage écrit, enregistré et filmé – devant vous, devant l'Église, devant Dieu. À l'issue de chaque confrontation, on dresse comme un bilan qui dit s'il y a coïncidence (des points de vue) ou pas, et où est le problème. On définit, on affine, et après chaque question, on rédige un dossier qui est transmis aux autres membres de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, si le Préfet le juge convenable, et à une autre Congrégation si ce dicastère est concerné par le thème étudié, – par exemple, celui de la Messe sera bien sûr fait en collaboration avec la Congrégation de la Liturgie, du Culte divin. Et ensuite, sur tous les thèmes débattus, un dossier, un résumé rédigé par écrit – comme je l'ai dit –, est remis au Pape et au Supérieur de la Fraternité. Encore une fois, cette commission n'a pas pour objectif d'aboutir – ce qui serait néfaste – à une espèce d'accord doctrinal. Non ! Nous allons simplement donner un témoignage de la foi, la défendre, faire le bien que nous pouvons, et de toute façon nous défendrons l'honneur de Dieu, l'honneur de Notre-Seigneur et l'honneur de l'Église, ce qui est l'essentiel, si vous avez bien compris ce que j'ai dit au début (de ce sermon) sur la médiation et l'office du prêtre, et c'est ce qui en tout cas suffit. »

Pas du tout ! Et si vous vous trompez, Monseigneur, dans cette défense de la foi ? Il manque encore le jugement infaillible de l'autorité souveraine ! Au lieu de cela, Galaretta sombre dans l'illumination :

« Parce que Dieu, Notre-Seigneur, et seulement Lui, est le Maître intérieur qui peut illuminer les intelligences et convertir. Seul Dieu peut toucher les cœurs. Nous allons là-bas comme pour prêcher – comme ce que je suis en train de faire ici –, mais toucher votre intelligence ou votre cœur, seul Dieu peut le faire, et comme nous ne connaissons pas les desseins de Dieu, nous ne savons pas jusqu'où cela ira. Ce que nous savons certainement, c'est qu'Il peut tout. À Dieu rien n'est impossible. Et Il peut convertir quand Il veut, comme Il

veut, qui Il veut. » Même Benoît XVI et ses théologiens au lefebvrisme ?

CONCLUSION : *« Quoi qu'il en soit, ce qui est clair pour nous c'est que la mission de la Fraternité est essentiellement, avant toute chose, avant même d'aller à Rome, de donner un témoignage de la foi. Nous devons continuer, sauvegarder, transmettre, vivre le VRAI sacerdoce catholique. Nous devons garder, défendre, vivre, transmettre le VRAI sacrifice de la Messe. »*

Ainsi, en dehors d'eux, il n'y a plus de vrai sacerdoce catholique ? Partant, pas de vraie Messe ?

CARÊME À NOTRE-DAME DE PARIS.

Pendant ce temps, le reste de l'Église reçoit le concile Vatican II, comme si eux, Galaretta et ses "théologiens", n'existaient pas ! *« Vatican II, boussole pour notre temps »*. *« PLUS DE QUARANTE ANS APRÈS, QU'EST DEVENU LE CONCILE ? »* Tel est le sous-titre des six conférences des dimanches de Carême qui seront données à Notre-Dame, du 21 février au 28 mars 2010.

Si le concile Vatican II est la « boussole » de notre temps, comme l'affirmait Jean-Paul II au temps où il tenait le gouvernail, tout s'explique : le monde court à l'abîme parce que nous avons perdu le nord. C'est ce que sœur Lucie appelait une « désorientation diabolique ». Et la faute en est à Jean-Paul II qui, en guise de testament, *« proposait en Vatican II "une boussole sûre", cf. HOMÉLIE du 29 juin 2004 »*, comme le rappelle l'agence ZENIT en annonçant, le lundi 11 janvier 2010, que *« le cardinal André Vingt-Trois, archevêque de Paris – et président de la Conférence des évêques de France – a choisi pour thème le concile Vatican II, de façon à mettre en évidence la "perspective historique dans laquelle il s'inscrit, l'actualité et la force de ses principaux documents, le sens de la réforme liturgique qui lui est lié et le renouvellement qu'il permet dans l'œcuménisme et dans les rapports de l'Église au peuple d'Israël et aux autres religions". »* Programme captivant auquel répond le présent numéro.

frère Bruno de Jésus.

I. VATICAN II, ANCIEN OU MODERNE ?

La liste des mortelles nouveautés dont l'Église se meurt se dégage du simple énoncé des titres prévus. Pour le premier dimanche de Carême, 21 février, Mgr Élie de Moulins-Beaufort répondra à la question : VATICAN II, ANCIEN OU MODERNE ? La réponse est déjà révélée par l'agence de presse : *« Vatican II, pour "un nouvel âge de l'histoire humaine" (GAUDIUM ET SPES, 54). Il s'agit, dans cette étape programmatique, de situer le Concile dans l'histoire comme un geste inspiré de révélation des enjeux évangéliques de la modernité, comme le comprirent Jean XXIII, Paul VI et les Pères conciliaires. »* Tout leur illumination tient dans cette prétention à l'inspiration d'une révélation nouvelle.

« La modernité n'est pas d'abord pour eux un temps de bouleversements et de crises, mais un temps

où la chance est donnée au monde de mieux percevoir l'Évangile. Car la vraie fidélité est toujours innovante – il suffit d'observer les actes et les paroles de Jésus pour le comprendre – et le message du Christ est essentiellement moderne. »

SIGNES DES TEMPS.

Tel fut en effet le thème du discours d'ouverture du Concile du 11 octobre 1962 condamnant les « prophètes de malheur ». GAUDIUM ET SPES a développé ce thème à satiété, dès le numéro 4, paragraphe 2 : *« Le genre humain vit aujourd'hui un âge nouveau de son histoire. »* Cette affirmation reposait sur la reconnaissance des « signes des temps ».

L'expression est biblique, rappelle l'abbé de Nantes

dans son “*Vatican II, Autodafé*” : « On savait les événements, annoncés par les prophètes, qui devraient marquer la venue du Sauveur d’Israël ; les “*temps messianiques*”, donc, se laisseraient pressentir puis reconnaître par les âmes saintes, attentives et droites. Jésus reprochera à ceux qui lui demandent des signes dans le ciel, de très bien savoir interpréter les... signes du temps qu’il fera demain... et, en revanche, de ne pas remarquer les “*signes des temps messianiques*” qui crèvent les yeux des petites gens : “**Vous savez discerner l’aspect du ciel, mais vous ne le savez faire pour les signes des temps !**” (Mt 16, 3) Et de la même manière, Jésus annonce sa “*Parousie*” et la consommation des siècles, en reprenant cette expression de la bouche même des Apôtres : “*Dis-nous quand cela sera et quel signe, lorsque tout cela devra s’accomplir.*» (Mc 13, 4) Car il y aura des signes, et même de “**grands signes dans le ciel**” (Lc 21, 11).

« On voit donc par quel abus, intox caractérisée, notre génération s’est appliquée à discerner et signaler “*les signes des temps*” qui devaient précéder et accompagner les événements extraordinaires de cette époque qui est la nôtre, et qui n’est pas ordinaire ! pour en arriver à jurer que nous vivions des temps messianiques, et qu’il fallait en bien repérer, à la radio, à la télé, dans le journal du matin, les signes pour être en mesure d’y répondre très vite et bien ! D’où ce passage énigmatique de notre texte, ouvrant une vaste étude sur “*la condition humaine, dans le monde d’aujourd’hui*” : “*Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique.*” Suivent dix pages de sociologie, d’une totale inutilité pastorale et médiocrité d’analyse.

« En revanche, s’il y a des “*signes des temps*” indéniables et authentiques, vous en tomberez d’accord avec nous ! ce doit être d’une part la découverte, en 1898, confirmée en 1988, de l’authenticité absolue du Saint Suaire de Turin, pour réveiller la foi des multitudes aux approches des grandes convulsions de la fin des temps, et les miracles, signes dans le ciel, de Fatima, principalement la “*chute du soleil*” du 13 octobre 1917, et aussi la clarté nocturne du 25 janvier 1938, appelée à tort “*aurora boréale*”, mais d’autant plus significative !

« Or, vous pouvez chercher : ces événements religieux et scientifiquement inexplicables, mais dont les interprétations sont connues et crues de tous les bons catholiques pour leur salut, ces “*signes des temps*” sont ignorés du Concile. Et d’ailleurs, au niveau d’enquête où il est descendu, il n’y avait aucun risque qu’il rencontrât un événement significatif.

« En vérité, les “*signes des temps*” apocalyptiques, eschatologiques abondent, mais précisément dans une direction où on ne veut pas les voir, exactement à l’instar des pharisiens et des sadducéens selon le reproche de Notre-Seigneur (cf. Lc 12, 56 ; Mt 16, 2). »

CLEFS DU CONCILE.

L’abbé de Nantes décrypte ladite « *chance donnée au monde de mieux percevoir l’Évangile* » en relisant la Constitution *GAUDIUM ET SPES*, plume en main.

Première remarque : le “monde” envisagé est résolument “laïque”, non “clérical”. « La religion catholique et sa “Chrétienté” seront donc absentes, retirées. Comme dans de nouvelles administrations ultra-laïques, écoles, cités universitaires, ou dans les complexes industriels, hôteliers, etc., d’où la religion est absente. » Il en résulte une « première clef » d’interprétation de cet énorme document : « L’athéisme comme absence de religion. Il sera aussi, ce monde actuel, vidé de tout ce qui subsiste en lui de choses anciennes, déjà connues, et promises à la démolition ou à l’oubli, en faveur du neuf. Le Concile n’est pas “ringard”, ni dans son regard ni dans ses projets. Inconsciemment admis, le principe opprime les esprits : moderne et laïque est le monde actuel. » (*VATICAN II, AUTODAFÉ*, p. 295-297)

Le corollaire de ce principe est la volonté puissante, mise en œuvre par le Concile, « de sympathiser avec cette modernité et avec cette laïcité qui semblent être des conquêtes enivrantes de nos jeunes générations. »

Qu’est-ce en effet que « *la modernité* » aux yeux de Jean XXIII, de Paul VI et des Pères conciliaires, et de Mgr Élie de Moulins-Beaufort à leur suite ? « Non pas d’abord un temps de bouleversements et de crises, mais un temps où la chance est donnée au monde de mieux percevoir l’Évangile », nous annonce-t-on. En clair :

« L’hostilité à la religion, tout ce qui est transgression, révolte, anarchie même, doit rencontrer dans l’Église conciliaire un accueil attentif. Autre clef donc : “*Du passé faisons table rase*”, misons sur le radicalisme révolutionnaire, et sautons hardiment dans ce nouveau bateau qui appelle à l’aventure, au lieu de rester à quai, et jusqu’à quand, et pourquoi ? si tous les “battants” de notre époque, et la “jeunesse” choisissent l’aventure ?

« Ici, nous ne trouvons absolument aucune donnée sociologique du moment présent, ou du futur, ou du passé pour en dire la chute. Et j’en viens par là à notre dernière et lourde clef : on sera positif, constructif ; on admirera, ou l’on dira les choses sobrement, mais sans jamais critiquer, condamner, dénoncer ! La sociologie ne doit pas être normative, pas plus qu’aucune autre science. Et ici, le Concile ne le doit être en aucun cas ! Pour plus de sûreté : pas un nom propre, pas une seule dénomination de mouvements ou de partis, ou de systèmes idéologiquement marqués. Toujours flatteur... c’est-à-dire charitable pour les personnes, le Concile, sachant l’intime identification des personnes avec les grands mots dont elles se font un programme et une gloire, sa charité va donc jusqu’à ménager les systèmes.

« Au bout du compte, il faut le voir pour le croire ! le Concile parle d’un monde abstrait, mais alors ! un monde de nulle part, de personne, de rien, comme une énorme machinerie dont on ne nous fait connaître que les pièces détachées et les suites d’immenses ateliers engagés dans un train d’enfer.

« On sait qu’il y a des milliards d’hommes qui y travaillent ; on sait qu’ils fabriquent et assemblent les éléments de la Cité future. Mais nous ignorons tout l’entre-deux. Ma comparaison pêche, nous verrons mieux

pourquoi à la sortie de la visite. D'ici là, nous suivrons le guide, le cadre supérieur, à mon avis complètement foudré dans toutes ses explications qui n'expliquent rien... Je multiplierai les titres humoristiques et les parenthèses incisives, comme font les guides qui espèrent ainsi mériter un bon pourboire ! » (*ibid.*, p. 297-298)

DES CHOSES QUI CHANGENT, Y'EN A !

Suit un commentaire savoureux et impitoyable du texte conciliaire, capable d'ouvrir les yeux des plus aveugles adulateurs de cette énorme « *intox mondialiste, unanime* », selon laquelle « *il se produit des changements* » (G.S. 6,1) qui ne sont pas « l'œuvre des hommes, des dictateurs, des capitalistes, d'êtres réels, non ; ça s'est fait à cause de l'accélération de l'histoire : “ *Le mouvement même de l'histoire devient si rapide (!) que chacun a de la peine à le suivre* (par exemple, ce matin, la nuit a passé si vite que j'ai mis mes pantoufles d'hiver, c'est angoissant !).” »

« 6. § 2. “ *Une société de type industriel s'étend peu à peu, amenant certains pays à une économie d'opulence et transformant radicalement les conceptions et les conditions séculaires de la vie en société.*”

« Vous voyez l'évacuation totale des principes et volontés d'êtres humains religieux, civilisés qu'avaient dans les siècles passés nos très humaines communautés, et la dissimulation aussi radicale des modernes constructeurs de nos immenses sociétés de profit... Non, c'est l'industrie qui s'est étendue, toute seule, et ce sont nos anciennes villes ou paroisses qui ont été englouties par l'accélération de l'histoire, c'est d'ailleurs bien résumé comme suit : « “ *De la même façon, la civilisation urbaine (c'est qui, cette dame-là ?) et l'attrance qu'elle provoque s'intensifient, soit par la multiplication des villes et de leurs habitants, soit par l'expansion du mode de vie urbain au monde rural.*”

« Avez-vous enfin compris pourquoi, dans la vue du Concile, il n'y a que des choses, des forces en mouvement spontané, des principes et de grands mots ; et tout ce matériel dirige des “hommes” dans le “monde”, toutes les réalités intermédiaires étant systématiquement rayées de l'existence, comme elles le seront, de fait, bientôt, si l'on écoute le Concile. » (*ibid.*, p. 302)

« Écoutez encore ceci, pour preuve de l'extraordinaire carence intellectuelle de l'auteur de ce rapport. Il parle d'un état de choses mentionné, mais non expliqué au paragraphe précédent, et il attribue à cet état (je souligne) *de choses* une action ! sur des multitudes d'individus et particulièrement sur certaines catégories. Pourquoi ? Comment ? Il ne cherche pas à savoir, ni à faire savoir qu'il y a des crapules qui s'emparent des commandes du pouvoir et opèrent par cette autorité et ces instruments mis à leur service les « *changements* » dont le Concile s'étonne !

« Tout est ainsi : les méchants n'existent pas, le mal non plus, car il n'est que l'effet d'état de choses qu'on ne peut que constater. Voici :

« 7. § 1. “ *La transformation des mentalités et des*

structures (voilà un état de choses d'un vague total) *conduit (!) souvent (?) à une remise en question des valeurs reçues* (encore un couple complètement indéterminé, alors que chacun de ces mots cache un pouvoir, une idée, une organisation... un projet délibéré), *tout particulièrement chez les jeunes.*”

« Aucune allusion aux passions propres à cet âge, indéterminé ici ; et pas davantage aux maîtres ou puissances médiatiques qui en tiennent lieu, comme causes du “ *changement* ” qui étonne les évêques sans qu'ils sachent le pourquoi de la chose ! Quant à la chose elle-même, voici une cause donnée ici comme une conséquence afin de brouiller les pistes crapuleuses et sanglantes qui conduiraient vite de l'effet produit aux responsables, bien repérés, corrupteurs de la jeunesse. Mais, stop ! la clef de l'interdiction verrouille la dénonciation. Lisez :

« “ *Fréquemment, ils ne supportent pas leur état ; bien plus, l'inquiétude* (qui est cette dame ?) *en fait des révoltés* (innocents), *tandis que, conscients de leur importance dans la vie sociale* (ici la flagornerie des évêques rejoint, en lui donnant plus de poids encore, la démagogie de tous les pouvoirs démocratiques et laïques à l'égard de ces futurs électeurs !), *ils désirent y prendre au plus tôt leurs responsabilités* »... en cassant tout, trois ans après le Concile. La flatterie a porté ses fruits honteux et odieux. Mais, mes Révérends Pères, entre le Concile et Mai 68 à Paris, il y a eu les prédications de ce nouveau Savonarole, le dominicain Cardonnel. Voilà, ce sont des faits, des événements et des hommes, des idées, des groupes... tout cela que votre Concile couvre de son grand manteau “ *pastoral* ” !

« “ *C'est pourquoi* (ah ! quelle fausse conséquence allez-vous inventer pour servir vos amis et écraser vos adversaires ?) *il n'est pas rare que parents et éducateurs* (c'est vaste !) *éprouvent des difficultés* (ah, ça oui !) *croissantes dans l'accomplissement de leur tâche.*”

« Mais, je l'avais bien prévu, ce mensonge abominable ! car “ *il n'est pas rare* ”, il est même général, universel comme une maladie vénérienne, ce mal, cette peste de la révolte de la jeunesse contre leurs parents, ouais ! mais inoculée et réchauffée par leurs éducateurs prétendus. Ah ! comme cette conjonction de coordination est révélatrice de la perfidie de l'auteur ! Les grands responsables sont les francs-maçons logés aux bonnes places de notre “ *Éducation nationale* ”, et les évêques qui travaillent la main dans la main avec eux pour établir partout la laïcité, la mixité, l'anarchie dans les écoles. Collusion pestilentielle contre laquelle les associations de parents, effrayées, ne peuvent rien. » (*ibid.*, p. 303-305)

CHANGEMENT DE RELIGION.

Sur le chapitre de « *la vie religieuse elle-même* » (7 § 3), « je ne pense pas qu'on puisse écraser ses adversaires, les traditionalistes catholiques, et flatter leurs ennemis de tous horizons en se flattant soi-même comme fait l'Auteur, en moins de lignes. Autant de mots, autant de pièges où faire choir le lecteur. » (*ibid.*, p. 306)

« *D'une part, l'essor de l'esprit critique la purifie d'une conception magique du monde et des survivances superstitieuses, et exige une adhésion de plus en plus personnelle et active à la foi, nombreux sont ainsi ceux qui parviennent à un sens plus vivant de Dieu.* »

Explication :

« 1° La cause de la crise actuelle est ici encore im-personnelle, inattaquable : c'est "*l'essor de l'esprit critique*", qui est innocemment lié au développement des sciences. On suppose que les "chercheurs" et leurs commanditaires (CNRS, UNESCO, etc.) sont d'honnêtes scientifiques, et que leur raison s'incline devant les découvertes favorables au christianisme, telles les démonstrations qui concluent au miracle, ou devant les mystères de notre sainte religion, sans les rejeter *a priori* parce qu'ils dépassent le champ d'observation et de spéculation des sciences modernes. En fait, le prétexte de la critique scientifique est invoqué par tous les ennemis de la seule religion catholique. C'est un fait qui a échappé à la connaissance du Concile.

« 2° À l'affirmation selon laquelle l'essor des sciences a purifié les religions des conceptions magiques et survivances superstitieuses qui les encombraient, je vais répondre par une méchanceté parce que tant de haine masquée me porte à rire amèrement de ces esprits dépravés. Car cette remarque ne porte contre aucune autre religion que la seule divine et vraie, la nôtre. En effet : en aucune ligne de ses mille pages, le Concile n'articule la moindre remarque sur ces sorcelleries et superstitions qui abondent pourtant dans tant de religions. Et j'ajoute : la critique historique, ou autre, se garde bien, où que ce soit, de faire la moindre allusion déplaisante à tout cela... Au contraire, ils croient, oui ! les savants ! à toutes les folies des religions autres que la nôtre. Et ceci encore : les sciences détruisent sans y prendre garde mille légendes de grandes religions sans que ces dernières perdent un seul adepte. La méchante critique ne tombe donc que sur notre religion. L'auteur de tels propos et ses cosignataires ont la haine d'un certain catholicisme millénaire qu'ils rejettent comme "magie" et "superstition".

« Ce que je leur dis en face, je le prouve : la science, telle que nous l'exerçons dans notre "école de pensée", sur dix, sur vingt objets d'étude nouveaux, vient corroborer de manière stupéfiante de prétendues "légendes", que l'Église tenait pour vraies, contre un monde de rationalistes, d'anticléricaux et de modernistes. Par exemple, l'authenticité du Saint Suaire... Or, les hommes d'Église sont acharnés contre cette science même.

« 3° Et pourquoi ? Ces gens cauteleux, de temps à autre, s'oublient et laissent glisser leur masque de magistrats graves et ennemis de toute imposture. Ils ne sont ni pour ni contre personne ; au contraire ! Or, plaidant contre l'Église du passé, par de basses imputations, ils montrent où va leur passion. Heureusement, disent-ils, la science est venue à bout des imbéciles croyances de jadis, dont on n'avait pas besoin pour croire, nous autres.

« Et nous voyons avec satisfaction des hommes et des femmes qui accèdent à une "*adhésion de foi*", d'une qualité rare, "*de plus en plus personnelle et active*", ce qu'on ne voyait pas avant le Concile. Et mieux encore, "*nombreux (ça fait combien, nombreux ?) sont ceux qui parviennent à un sens plus vivant de Dieu*" que qui ? que quoi ? Hé ! plus qu'avant le Concile ! Pur orgueil et mensonge de propagande qui se paie cher, car d'une ligne à l'autre la triste vérité de l'apostasie au sein de l'Église va passer à la trémie du saint Concile. Qui va être déclaré responsable ? Mais, évidemment, personne ! c'est le "*changement*" qui a fait cela, ou "*les conditions nouvelles*" ! Comme si deux siècles d'anticléricisme, d'antichristianisme ne se paient pas cher aujourd'hui, du fait que l'Église a lentement cédé devant les persécutions du monde, pour chercher une entente avec lui. Voyons cela :

APOSTASIE.

« "*D'autre part...*" vous vous détournez de la pensée que ce beau, cet excellent travail de la science moderne, redoutable à la religion de jadis, mais si profitable à la religion conciliaire, ait quelque relation, de cause à effet, avec ce qui suit. Que voici : "*D'autre part (donc), des multitudes (oh ! là...) sans cesse plus denses s'éloignent en pratique de la religion.*"

« Toujours obligé de mentir ! cela est vrai de la religion catholique romaine en Occident ; on ne peut en dire autant, hélas ! de l'islam... dont le Concile faisait un si grand éloge, dans ces années 1962-1965 où il connaissait une formidable remontée en Algérie et ailleurs. Cette phrase me perce le cœur aujourd'hui encore, quarante ans plus tard. Parce que c'est toujours de même : "*des multitudes sans cesse plus denses s'éloignent pratiquement de la religion*" catholique. Je pense à saint Ignace, dans ses *EXERCICES* : "ces masses d'hommes qui marchent à l'enfer" ! Et par la faute de qui ? Je sais, mais on ne vous le dira pas. On cherche à quel machin inerte, anonyme, irresponsable, attribuer cette apostasie sans que personne n'en soit blessé.

Alors, voici :

« "*Refuser Dieu ou la religion, ne pas s'en soucier, n'est plus comme en d'autres temps, un fait exceptionnel, lot de quelques individus (voyez-vous une larme perler aux yeux de l'Auteur sur cette catastrophe spirituelle ?) : aujourd'hui en effet on (qui est "on" ?) présente volontiers un tel comportement comme une exigence du progrès scientifique ou de quelque humanisme...*"

« Mais vous, mes Pères, jugez-vous sévèrement, dou- loureusement cet abandon en masse ?

« Deux questions seulement :

« 1° Pensez-vous toujours, avec l'Église, qu'il y a, en quelque circonstance que ce soit, péché mortel à "*perdre*" la foi catholique ?

« 2° Pensez-vous qu'il y a là un "*fait de société*" qu'il ne faut pas imputer à crime aux personnes ou associations qui, sous les ordres des puissances infernales mènent la lutte contre Dieu et son Christ, selon

l'enseignement des discours eschatologiques du Christ et les révélations de l'Apocalypse ?

« *En de nombreuses régions (toujours évasif, ce discours, pour ne blesser personne !), cette négation ou cette indifférence ne s'expriment pas seulement au niveau philosophique ; elles affectent aussi, et très largement, la littérature, l'art, l'interprétation des sciences humaines et de l'histoire, la législation elle-même : d'où le désarroi d'un grand nombre.* »

« Je vous y prends une fois de plus, à créer des entités qui n'ont ni personnalité, ni raison, ni action : « l'art », « la législation » ! sont des institutions qui, elles-mêmes, ne sont ni pour ni contre la religion. Mais vous ne voulez pas impliquer les pouvoirs dont dépendent les stipendiés

de ces grands machins, et ces pouvoirs sont des hommes, des castes, des sociétés plus ou moins secrètes, pourquoi ne pas les dénoncer ? Vous, bergers, chiens muets, vous constatez que le troupeau est ravagé, décimé, que le "désarroi" règne parmi les brebis, et vous regardez les nuages pour ne pas savoir où sont les mercenaires, les bêtes féroces, de peur de leur nuire !

« Quand on n'a aucune foi ni aucun courage, on n'ouvre pas un Concile pour aider au salut du monde ! Et quand on est soi-même chancelant, ami du monde et déjà par quelque côté à sa solde, on ne s'acharne pas à trahir le Christ jusque dans le travail sacré du Magistère catholique. Il vaudrait mieux à pareil traître qu'il ne fût jamais né... » (*ibid.*, p. 306-308)

II. PAROLE DE DIEU ET ÉCRITURES SAINTES

La deuxième conférence de Carême, dimanche 28 février, aura pour titre : *PAROLE DE DIEU ET ÉCRITURES SAINTES*. Le Père Denis Dupont-Fauville et le frère Enzo Blanchi y affirmeront que « *le Concile a réconcilié l'exégèse moderne et traditionnelle de la Bible dans une synthèse qui commence à peine à être mise en œuvre. Pour que la Bible soit lue comme Parole de Dieu et que "l'étude de l'Écriture sainte" devienne vraiment "l'âme de la théologie" (DEI VERBUM 24), il faut changer son regard sur la "lettre" et en découvrir "l'esprit".* »

Ainsi, nous apprenons que la Bible n'était pas « lue comme Parole de Dieu » selon « l'exégèse traditionnelle » ? Non, jusqu'au concile Vatican II, « l'étude de l'Écriture sainte » n'était pas « l'âme de la théologie ». Pour le devenir, il a fallu « changer son regard sur la "lettre" et en découvrir "l'esprit" ».

Comment l'admettre, après vingt siècles de théologie catholique animés par l'étude constante de l'Écriture sainte dont témoignent les œuvres des Pères et Docteurs de l'Église ? Auraient-ils méconnu « l'esprit » par attachement inconsidéré à la « lettre » ?

Non, jamais... Alors, il n'y a pas de conflit entre « *exégèse moderne et traditionnelle de la Bible* ».

Il y a autre chose :

« Il y a que le Concile parle de deux religions, de deux lectures du Livre sacré différentes, comme si elles étaient semblables. Or, notre Dieu ayant institué l'Église pour interpréter, selon la Vérité et selon son Esprit-Saint, le Livre, la lettre des saints Évangiles, seuls les fidèles catholiques lui plaisent infiniment, et il fait en eux avec amour et surabondance de grâces ce que saint Paul dit aux Romains avec enthousiasme. » (*AUTODAFÉ*, p. 221-223)

Le Concile cite en effet l'Apôtre au bénéfice des protestants au numéro 21 de *GAUDIUM ET SPES* :

« *L'amour et la vénération – presque le culte (mais oui, allez-y ! le culte, l'adoration) – de nos frères pour l'Écriture sainte les portent à l'étude constante du texte sacré (que nous les catholiques avons délaissée, comme*

on sait ! depuis des siècles) : *l'Évangile "est en effet la force de Dieu opérant le salut pour tout croyant, pour le Juif d'abord et puis pour le Grec" (Rm 1, 16).* »

LIBRE EXAMEN.

Certes ! « Mais ce même Dieu, l'Unique, le seul vivant et véritable, ne veut pas connaître l'Évangile de son Fils dans les interprétations que des hommes impudents introduisent de leur propre autorité, qui est nulle, et sous le couvert d'une prétendue lumière en eux de l'Esprit-Saint. Même quand ils parlent et expliquent les Évangiles *comme* l'Église, Dieu, Jésus-Christ, l'Esprit-Saint, Trois en un, ont horreur de cette *contrefaçon* criminelle et désastreuse. Parce que la vérité divine est changée en idée, en opinion, en raison, en impression, en persuasion humaine, et quand celles-ci se recommandent en sus de lumières intimes venues de l'Esprit-Saint "qui nous a été donné", s'ajoutent à cela l'orgueil et l'illumination qui ouvrent l'âme à tous les prestiges de Satan, à toutes les incitations du monde, aux caprices et égarements de la chair.

« Ce que le Concile trouve très louable, chez les protestants, est en horreur à Dieu, et à l'Église de toujours, et à tous les saints. Relisez "*L'HISTOIRE DES VARIATIONS DES ÉGLISES PROTESTANTES*", l'œuvre si remarquable de notre Bénigne Bossuet, et vous serez convaincus par leur diversité, leurs variations, leurs oppositions et les luttes féroces qui en ont résulté, que tous ces "évangiles" schismatiques substituent à la Parole du Christ, et à la garantie du Saint-Esprit dont jouit l'Église, les commentaires humains, charnels plutôt que spirituels, et l'esprit des ténèbres ennemi de l'Esprit de Dieu.

« Mais voici que les Pères conciliaires eux-mêmes vérifient ma critique, à ceci près qu'ils disent ingénument que telle est bien la "foi" protestante, qui est confiance en soi et, en soi-même, au Paraclet qui y trône.... Mais que c'est très, très, très proche de la foi catholique. Malheur de nous ! C'est l'Homme, individu jaloux de son infailibilité, qui se substitue à l'Église...!

« *“Invoquant l’Esprit-Saint (mais ne le recevant pas, étant hors de l’Église et orgueilleusement ses concurrents !), c’est dans les Écritures mêmes qu’ils cherchent Dieu”* (l’expression est spécifiquement maçonnique, quand il est question, non pas d’une aspiration mystique à l’union sainte de l’âme à la volonté et à l’amour divins, mais d’une connaissance intellectuelle, intuitive et immédiate ; le Concile ne connaît que des chrétiens, en toutes Églises ou sectes, qui “*cherchent Dieu*”, et malheur au catholique qui dit l’avoir trouvé !)...

« Donc, ils le “*cherchent comme celui qui leur parle par le Christ qu’avaient annoncé les prophètes et qui est le Verbe de Dieu incarné pour nous* (s’il veut nous dire sa Parole, Lui, le Fils de Dieu, qu’avons-nous à faire le détour par le Pape, notre évêque et notre curé !). *Ils y contemplent la vie du Christ, ainsi que les enseignements et les faits accomplis par le divin Maître pour le salut des hommes, surtout (!) les mystères de sa mort et de sa résurrection.*” »

« Et l’admirable est qu’une telle contemplation, personnelle et illuminée à l’intime, aboutit à répéter comme le perroquet les explications du “pasteur” de l’endroit, et surtout les énormes contresens, cent fois dénoncés et détruits par l’Église, sur lesquels leurs grands fondateurs dont le Concile ne cite pas les noms ni les œuvres, ont bâti leur secte. Tout cela est minable. Mais de degré en degré, tombant toujours plus bas, voici à quelle abjection on arrive : les évêques signalent l’opinion, ou plutôt les opinions protestantes, diverses et différentes de “*la foi catholique*”, et s’installe, lui, Concile, et nous avec, dans ce pluralisme !

« *“Mais, si les chrétiens séparés de nous affirment l’autorité des Saints Livres, ils ont une opinion (sic) différente de la nôtre (je souligne), et différente aussi entre eux, au sujet de la relation entre Écritures et Église. Dans celle-ci, selon la foi catholique, le magistère authentique occupe une place particulière (sic) pour l’explication et la prédication de la parole de Dieu écrite.”*

« Voilà une curieuse manière de régler la question de la “Tradition orale”, source de la Révélation divine, mais que les protestants ne veulent pas reconnaître.

« Avec nous, catholiques d’hier, ah ! comme ils font sonner leur crosse sur le dallage de leurs cathédrales pour nous forcer à croire tout ce qu’ils inventeront et feront ! En rangs, quatre par quatre, et en avant ! On admirera donc de les voir si petits, si modestes quand ils revendiquent à l’encontre des protestants qui jurent n’en avoir nul besoin, une “*place particulière*”, un strapontin, en face de chacun de ces rebelles, dont Boileau disait l’orgueil en peu de mots : “*Tout protestant fut Pape, une Bible à la main.*”

« Retenons que nos évêques acceptent cette “*opinion différente de la nôtre*” dont ils disent qu’elle est “*selon la foi catholique*” ! Signe d’un libéralisme qui n’ose encore s’étaler au grand jour : dans les Églises et leurs diverses histoires, la vérité a donné lieu à cent interprétations, chacune réagissant selon son opinion.

Restons-en là, et vite, courons à la construction d’une nouvelle démocratie !

« Conclusion bradée : “*Cependant (!), les paroles divines sont, dans le dialogue lui-même* (depuis l’encyclique *ECCLESIAM SUAM* de Paul VI, du 6 août 1964, le “dialogue” est la panacée de toute vie intellectuelle et spirituelle, alors qu’il n’y a rien de plus décadent et dégénéré que ce processus mental de neutralisation mutuelle de la pensée), *des instruments insignes entre les mains puissantes de Dieu pour obtenir cette unité que le Sauveur offre à tous les hommes.*”

« Lisez, relisez ! Voyez ces “*mains puissantes de Dieu*” qui pétrit ses paroles pour mettre tous les hommes d’accord, non pas ! mais “un”, unis sur tout le reste, l’amour, la vie, la paix, la liberté, n’importe quoi ! Quant à la vérité : chacun, à sa recherche, s’en fera la sienne, et le Concile est bien d’accord. » (*AUTO-DAFÉ*, p. 221-223)

ÉCRITURES EXPURGÉES.

Cela dit, le Concile cite continuellement l’Écriture sainte à contresens, contre la “*lettre*” autant que contre “*l’esprit*”. Par exemple, la référence au chapitre 25 de saint Matthieu, dans *GAUDIUM ET SPES* 27,2, donne occasion à « deux mensonges par omission qui constituent, de la part du Concile, une forfaiture, une trahison, un sacrilège.

« *PRIMO*, ils citent la première partie en omettant la deuxième, parce qu’elle serait traumatisante. Annoncer que les philanthropes seront récompensés, c’est permis. Mais annoncer avec le même accent de vérité divine (“*Amen dico vobis...*” versets 40 et 45), la bénédiction, l’amour, la récompense accordés par Jésus, lors du Jugement dernier, aux âmes charitables, et la colère, l’animadversion, le châtiment tombant de la bouche de notre adorable Jésus sur les cœurs durs, impitoyables et sourds à ses paroles, donc impies, cela c’est trop demander.

« *SECUNDO*, ils escamotent, de plus, l’argument décisif, celui qui emporte la décision des trouillards dont l’amour est tiède, mais que la crainte servile d’être condamnés au feu éternel fait marcher, et la crainte filiale aussi, à la pensée du Paradis où retrouver papa et maman, et les enfants... Non, c’est impossible de demander une simple citation littérale des paroles du Seigneur à nos Seigneurs réunis en Concile : “*Venez les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume de Dieu qui vous a été préparé depuis la fondation du monde*”, et aux autres, de la gauche naturellement : “*Retirez-vous hors de ma présence, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges.*” La conclusion doit être dite, parce que, “*en vérité, je vous le dis*”, c’est la formule dont use le Fils de Dieu pour faire un serment ! “*... et ils s’en iront, ceux-ci à une peine éternelle, et les justes à la vie éternelle.*” (Mt 25, 34.41.46)

« Tout cela, absent de *GAUDIUM ET SPES* ! » (*ibid.*, p. 394-395)

« LA PERMANENCE D'ISRAËL ».

L'intervention du rabbin Rivon Krieger, prévue pour le premier dimanche de la Passion, 21 mars, traitera de la "PERMANENCE D'ISRAËL". Sous le titre "ENRACINEMENT ET OUVERTURE", le rabbin constatera que « *les déclarations de Vatican II sur la permanence d'Israël, sur l'œcuménisme, sur le dialogue interreligieux, sur la liberté civile de religion sont le fruit d'un nouvel enracinement et d'une ouverture* » ; la « nouveauté » consiste essentiellement à effacer, à censurer la Parole divine et à dénaturer les textes, substituant à la pensée divine les pensées contraires des hommes de ce temps.

Ainsi, le texte conciliaire, lu de confiance, donnerait à croire que le peuple juif est comme un olivier de qualité sur lequel les païens ont été greffés comme des rameaux sauvages pour en recevoir la sève, la vie. Et maintenant, tout va bien : le Christ a réussi la greffe, et des deux peuples n'en a fait qu'un, rameaux juifs ou païens confondus ; le peuple juif peut être fier du rôle qu'il a joué, et continue apparemment de jouer. Ce dont saint Paul, cité là intégralement, semble témoigner :

« *L'Église a toujours devant les yeux (!) les paroles de l'apôtre Paul sur ceux de sa race à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et les patriarches, et de qui est né, selon la chair, le Christ (Rm 9, 4-5), le fils de la Vierge Marie. Elle rappelle aussi que les Apôtres, fondements et colonnes de l'Église, sont nés du peuple juif, ainsi qu'un grand nombre des premiers disciples qui annoncèrent au monde l'Évangile du Christ.* »

« L'ennui de tous les excès, c'est qu'ils rendent très désagréable toute mise au point qui en prend une allure de passion contraire, inadmissible. Ainsi cette première présentation de la très glorieuse et légitime succession du christianisme au judaïsme qui le préfigurait ferait croire à une émulation raciste entre Juifs et Grecs, ce qui n'est pas. Mais si elle est agréable aux Juifs d'aujourd'hui, elle laisse dans l'ombre un des éléments du problème, et précisément tout le tragique de l'histoire.

« Il faudrait citer intégralement ce onzième chapitre de l'ÉPÎTRE AUX ROMAINS. Peut-être le ferons-nous, par respect sacré de la Parole divine et pour montrer dans toute sa malice le mensonge savant de ceux qui mutilent ce texte. Contentons-nous de restituer dans son intégralité l'allégorie de l'olivier. Le Concile nous dit que *"L'Église se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les Gentils."* Mais c'est au verset 18. Le verset précédent nous disait que *"quelques-unes des branches ont été coupées..."*, et au verset 20 : *"elles ont été coupées pour leur incrédulité..."* Ce qui serait désolant si saint Paul n'annonçait de manière prophétique que *"ceux-ci, s'ils reviennent de leur incrédulité, seront greffés : Dieu est bien assez puissant pour les greffer à nouveau..."* ; et cela se fera certainement, termine l'Apôtre : *"Ennemis, il est vrai (on ne peut ôter ces paroles de la sainte Écriture !) selon l'Évangile, à cause de vous, ils sont, selon l'élection, chéris à cause de leurs pères. Car les dons et l'appel de*

Dieu sont sans repentance... car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde » ; et là-dessus, l'Apôtre entonne une louange à notre grand Dieu.

« Je demande : faut-il, pour faire "l'unité et la charité", barrer cette vérité que le peuple juif, selon saint Paul, s'est en partie, en grande partie, retranché de l'Israël fidèle qui s'attachait au Christ ? C'est le fond du problème !

« La citation suivante nous a montré toutes les richesses dont Dieu avait comblé le peuple juif. Et, présentée ainsi, sa condition paraîtrait extraordinairement favorable à son salut, même comparée à celle des fidèles du Christ, les chrétiens, venus du judaïsme ou de la gentilité, sans aucune différence. En citant ce texte, le Concile apporte un renfort énorme à la confiance que les juifs continuent de mettre en leurs privilèges religieux. Il semble que ce lui était un devoir d'éclairer ce passage flatteur, et très juste ! par quelque autre qui mette en relief l'autre aspect de la réalité... par exemple, cet extrait de l'ÉPÎTRE de saint Paul encore à ses chers PHILIPPIENS que des dissidents cherchaient à gagner à la cause juive :

« *"Prenez garde aux chiens ! Prenez garde aux mauvais ouvriers ! Prenez garde aux faux circoncis (sic) ! Car c'est nous qui sommes les circoncis, nous qui offrons le culte selon l'Esprit de Dieu et tirons notre gloire du Christ Jésus, au lieu de placer notre confiance dans la chair. J'aurais pourtant sujet, moi, d'avoir confiance même dans la chair... et plus que d'autres !"* »

Il reprend alors tous les titres de gloire d'Israël, inamissibles, et que le Concile rappelait à la gloire des juifs de toujours, d'aujourd'hui encore. Saint Paul s'attribue à lui, en toute vérité, cette gloire, qu'il partage avec tous les juifs honorables, convertis et passés ainsi à la foi au Christ. Mais voici ce qui aurait dû être mis en pleine lumière par le Concile, au lieu d'en rester à un dangereux éloge du juif en tant que juif :

« *"Eh bien ! tous ces avantages dont j'étais pourvu, je les ai tenus pour un détriment, à cause du Christ. Bien plus, je tiens tout désormais pour désavantageux au prix du gain suréminent qu'est la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. Pour lui, j'ai accepté de tout perdre, je regarde tout comme de la balayure, afin de gagner le Christ..."* (Ph 3)

« Mais vous connaissez, et nous n'en finirions pas. Il n'empêche que le Concile a réussi par ses triturations des Écritures à faire de l'honneur juif le centre de la perspective œcuménique présente. Il fallait démontrer que ce n'était ni la vérité des Écritures, ni la foi de l'Église catholique. Le centre, c'est le Christ-Jésus, pierre d'achoppement pour les juifs. » (AUTO-DAFÉ, p. 275-277)

« Le témoignage inspiré que nous livrent les Écritures, c'est d'abord et en premier lieu, *l'expérience du Christ lui-même*, qui est certes de toutes la plus précieuse et la plus riche. Le Verbe s'est fait chair, qu'est-ce à dire sinon que cette chair était parole et que tout ce qu'a fait, ce qu'a montré, ce qu'a dit et enseigné

Jésus est suprêmement vrai, bon et beau pour nous. Cet Évangile s'impose à notre regard, indissolublement, comme la réalité historique la plus importante et le mystère de foi le plus profond, le seul décisif [...].

« L'Écriture nous apporte le témoignage des Prophètes et des Apôtres. Les uns ont vu et ressenti la prédisposition de toutes choses, et en particulier des événements qu'ils ont vécus, à la pleine Révélation de Dieu en Jésus-Christ.

« Les autres ont été les témoins de celle-ci et de son impact dans l'histoire des hommes. Dieu leur était présent aux uns et aux autres, certes comme un Maître intérieur, et la Révélation qu'il leur faisait par son Esprit-Saint leur donnait à connaître ses Pensées, ses

Volontés particulières, à eux et non pas aux autres hommes, mais cette inspiration leur était comme un élément de connaissance et vision de l'univers et de l'histoire où ils baignaient, dont le centre était Jésus-Christ. Nul d'entre eux n'a jamais rien dit de Dieu qui ne se rapporte au dessein de salut du Père dans le monde par sa Parole incarnée.

« C'est pourquoi les Écritures juives appartiennent aux chrétiens et les Écritures chrétiennes, totalité de la Révélation, appartiennent à tout le monde, chacune n'étant qu'un ensemble ou *holon*, dans une chaîne plus vaste dont l'ensemble général ou *catholon* exprime le mystère de l'histoire universelle, autrement dit le *catholicisme*. » (CRC n° 126, février 1978, p. 11-12)

III. L'HISTOIRE DU SALUT

La troisième conférence de Carême, dimanche 7 mars, aura pour titre "L'HISTOIRE DU SALUT" : « *Les deux grands textes du Concile sur l'Église, LUMEN GENTIUM, et GAUDIUM ET SPES, sont traversés par le souffle de l'histoire et de son accomplissement, car la création tout entière est destinée au salut. Il s'agit de rappeler les affirmations majeures de ces deux "constitutions conciliaires" par lesquelles l'Église a traduit pour elle-même et pour le monde sa foi en l'action de Dieu dans le cosmos et dans l'histoire.* »

Voilà qui répond très exactement à la conférence d'APOLOGÉTIQUE TOTALE du camp de la Phalange de l'été dernier. Il nous faudra en faire un livre. Résumons.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2009

APOLOGÉTIQUE TOTALE : ORTHODROMIE DIVINE

La "MÉTAPHYSIQUE TOTALE" renverse la barrière élevée entre la raison et la foi par le modernisme (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 90, février 2010, p. 23-28). La souveraineté de la foi, rétablie sur le fondement de l'autorité de Dieu qui révèle, ouvre les yeux de l'être raisonnable sur la réalité la plus vraie, la plus profonde des choses que Dieu crée et soutient dans l'être, et qui est cette relation créatrice même. Dès lors, toute la question, pour un homme qui navigue dans les périls de ce monde à la recherche de son salut, est de suivre la voie la plus "droite". Ce cheminement prolonge la MÉTAPHYSIQUE TOTALE parce qu'il reçoit sa première impulsion du choc de l'intuition de "l'existence" et de la certitude de celle de Dieu qui en résulte. Tel est le point de départ de la démonstration apologétique qui consiste à voir et décrire l'ordre de l'univers sous la lumière de cette certitude de la Présence de Dieu, sans cesse agissant pour en orienter le cours.

"L'APOLOGÉTIQUE TOTALE" présente le dessein que ce Dieu vivant poursuit dans sa cohérence d'ensemble. Pour le définir dans son mouvement, l'abbé de Nantes, notre Père, utilise le mot d'ORTHODROMIE, "course droite". Ce terme de navigation désigne l'itinéraire à prendre au plus "droit", au plus court, représenté sur une mappemonde par une courbe puisque la terre est ronde... Il n'empêche... C'est la voie la plus "droite".

Remarquons que ce point de vue nous place aux antipodes de celui de Vatican II qui part de l'homme,

même athée, surtout athée ! et qui ne rejoint pas Dieu mais aboutit... à l'apostasie générale que nous déplorons. L'abbé de Nantes, lui, part de Dieu, et décrit notre univers avec les yeux de la foi en Dieu créateur et provident.

L'incroyant protestera peut-être contre cette méthode, mais s'il consent à écouter, il constatera la vérité globale du discours apologétique par lequel une ligne directrice apparaît dans l'histoire de l'humanité. Et à la fin, s'il reçoit la grâce de suivre le mouvement, de conformer la trajectoire de sa vie personnelle à cette orthodromie générale, il s'inclinera.

DE LA MÉTAPHYSIQUE À LA RELIGION

S'il y a de l'être, il y a Dieu. Dans l'intuition de l'existence, notre esprit va d'emblée à celle, parfaite, absolue, immuable, éternelle, sainte, de Dieu. Et si, par le choc en retour du caractère limité, fragile, contingent de notre propre existence, il nous faut bien avouer que nous ne sommes pas Dieu, il en résulte que Dieu est au-delà, et que nous sommes ses créatures.

De cette constatation pleine d'humilité jaillit une première question : « Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? » Sûrement pas dans un mouvement de colère ni de haine. Un seul "sentiment" pouvait animer Dieu lorsqu'il faisait apparaître ces êtres que nous constatons, que nous touchons, que nous voyons, que nous aimons, c'est l'Amour.

Et nous passons de la métaphysique à la religion. Dieu nous aime, il nous a créés par amour.

Deuxième question : comment lui rendre amour pour amour ? De tout temps, les hommes ont inventé une religion naturelle, adressant à Dieu des prières et lui offrant des sacrifices. La révélation biblique répond à cette attente, nous donnant à découvrir son amour en nous en laissant quelques signes. Ma propre existence à laquelle il m'a appelé, celle de ce monde qui m'entoure où je suis conduit à nouer des relations avec les autres êtres qu'il a aussi appelés à l'existence, sont autant de signes où l'amour de Dieu se manifeste de mille manières.

Quand on a compris que quelqu'un nous aime, on veut lui répondre, on veut le connaître. Eh bien ! quand on comprend que Dieu nous aime, qu'il nous a créés par amour, notre âme désire répondre à cet amour, connaître cet Être qui nous aime, entrer en relation avec Lui. Cela s'appelle « la religion ».

Ici, le métaphysicien demeure en suspens : « *Mon Dieu, faites que je vous connaisse !* » Or, une première réponse à cette demande vient de la science.

QUE SAVONS-NOUS DE L'UNIVERS ?

Féru d'astronomie et de cosmologie, mais idéaliste en philosophie, les Grecs imaginaient que les astres étaient animés d'un mouvement régulier, uniforme et circulaire, éternel. Cet *a priori* les gêna beaucoup dans leurs observations.

Il faudra attendre KEPLER pour découvrir que les astres ne décrivent pas des cercles mais des ellipses, dont le soleil est l'un des foyers. Avec NEWTON, enfin, on passe de la cinématique à la dynamique par la découverte de la *gravitation universelle* qui règle le mouvement des planètes. J'ai raconté comment l'abbé de Nantes, jeune professeur de philosophie, nous initia à l'intuition de l'être en métaphysique (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 90, février 2010, p. 23 sq.). En philosophie des sciences, posant la question de l'origine de l'univers, il nous introduisit à l'hypothèse de l'atome primitif, de Hubble et du chanoine Lemaître (1948), selon laquelle l'univers peut être né de son explosion au « commencement ». Malgré tout ce que la "relativité" y a mêlé de contestable, cette hypothèse fournit aujourd'hui un cadre à la pensée à peu près universellement admise par les savants, selon laquelle notre monde n'est ni statique ni en mouvement perpétuel ; il résulte d'une première "explosion" dont l'énergie a donné un "espace" à la "matière" originelle, faisant du "monde" le théâtre d'un drame, d'une *histoire*, depuis le *big-bang* originel jusqu'à une fin appelée *entropie*, qui est une sorte de mort, un équilibre stable des énergies dans leur forme dégradée.

Qui a fait cela ? Qui a créé cette masse de l'atome primitif ? Qui lui a communiqué cette énergie qui développe ses effets jusqu'aujourd'hui ? Pourquoi cette évolution, aboutissant à rendre notre terre habitable, afin qu'elle puisse accueillir la vie ? Elle s'est refroidie, une couche d'ozone s'est formée ; il n'y fait donc ni trop froid, ni trop chaud. Tout paraît, d'une manière admi-

nable, mis en ordre par le Créateur vers cette fin : LA TERRE. Et vers LA VIE sur la terre.

Aux yeux de l'apologète, ces lois de l'univers matériel sont des manifestations de la toute-puissance de Dieu et de sa bonté. À plus forte raison celles de l'univers "vivant" qui introduit une nouvelle forme d'énergie. La "vie" ne connaît pas la dégradation. Elle est invention, défense, création de l'improbable, "*complexification croissante*", comme disait Teilhard, adaptation, croissance, reproduction, *force* intime, spontanéité d'une organisation immanente des êtres. Tandis que le caillou est soumis rigoureusement et uniquement à la pesanteur, la fleur, elle, se développe. Elle *vit*.

La découverte progressive des mécanismes... *de la vie* fonde la biologie ; et la découverte de la molécule, "brique" constitutive de tous les vivants depuis le virus jusqu'à l'homme, la biologie moléculaire. Enfin, la découverte, au centre de la molécule, de l'acide désoxyribonucléique (ADN) qui contient tout le "programme" de la genèse du vivant, mi-partie venu du père, mi-partie venu de la mère, a montré que "la vie" est soumise au déterminisme de ce "programme", de cette "information" génétique primordiale.

Ainsi, dans le moindre oursin ou dans le moindre ver à soie, il y a un principe qu'Aristote appelait une "âme". Celle-ci se conforme à l'information dont elle lit tout le détail dans les gènes et chromosomes de l'ADN, avec non seulement la volonté de structurer l'individu, mais une autre virtualité qui ne vient pas d'elle mais de son Créateur, évidemment : celle de se préoccuper de la perfection de l'espèce. Il faut même dire que, dans chaque âme animale, il y a plus : une sorte d'attrait, d'attirance, de "prophétisme" vers l'apparition d'espèces nouvelles et plus complexes, comme lorsque ces malheureux poissons sont sortis de l'océan et ont commencé à avoir un double système de respiration qu'ont encore aujourd'hui les dipneustes et, n'étant plus poissons ou pouvant l'être encore, sont devenus déjà des reptiles pouvant respirer. Le fait est inscrit dans les fossiles. C'est donc une puissance de la vie. Cela ne veut pas dire que la vie est dieu, mais que Dieu a donné à la vie cette puissance d'évolution dont nous sommes les témoins éblouis.

D'où cela vient-il, sinon de quelques sous-primitifs, de certains agencements de matière qui ont permis l'éclosion de la vie ? Non sans l'aide du Créateur, évidemment ! Dieu est partout dans cette usine automatique formidable de la biosphère dont les savants découvrent les mécanismes. La vie est comme une force guidée, qui la fait monter et peupler tout l'univers, préparant l'avènement de l'homme, roi de la création.

C'est ainsi que, historiquement, les êtres vivants ont progressivement peuplé le monde. D'abord la mer, puis la terre, puis le ciel. La paléontologie a montré que ces êtres d'*espèces différentes*, avaient cependant des caractères morphologiques et physiologiques très voisins, permettant de les classer selon une sorte d'éventail. Les théories "évolutionnistes" sont nées de là.

DARWIN en est le doctrinaire le plus connu, le plus "fixiste" aussi ! dans sa rage de tout expliquer sans Dieu. Selon lui, chacun des êtres vivants est nécessairement conduit à réaliser exactement le plan de son espèce. Sauf, disait-il, accident, *hasard* faisant apparaître une forme nouvelle. C'est ainsi qu'il expliquait l'évolution. Mais cette théorie est tout à fait condamnée par l'expérience et par le calcul des probabilités.

L'abbé de Nantes souligne au contraire, à la suite du professeur Grassé, que la vie n'est pas sur des "rails". La réalité est infiniment plus riche que ce que Darwin et les matérialistes athées ont imaginé. La vie est une merveille ! qui suit en partie un plan préconçu, oui, de telle sorte que les oursins, par exemple, peuvent avoir exactement la même structure sans qu'il y ait le moindre changement pendant des millions d'années. Mais la paléontologie observe aussi différents "étages", comme la géologie distingue les stratifications d'une roche. Comment la vie s'est-elle développée, comment est-on passé d'un étage à l'autre ?

Eh bien ! il y a des rails oui, mais aussi, il faut dire que la vie est capable d'évolution. De temps en temps, elle peut retrouver la liberté de la route et inventer des formes nouvelles, répondant à des conditions géologiques ou climatiques nouvelles. Le Créateur lui a donné cette puissance. C'est donc beaucoup plus complexe que l'univers matériel où le fixisme règne. La vie est une invention toujours déroutante. Ça fourmille, ça foisonne à l'étage inférieur. Et puis un beau jour, il y a un escalier et un animal passe de l'étage inférieur à l'étage supérieur. Et il se transforme conformément au plan de Dieu, grâce à la force de la vie qui est en lui ; naît alors un genre, un embranchement supérieur. La paléontologie décrit les seuils, les étapes de cette évolution. De l'amibe à l'oursin, de l'oursin au poisson, du poisson au reptile, etc. Le but, c'est... l'apparition de l'homme, cet animal que Dieu dote d'une âme spirituelle.

L'AVENTURE HUMAINE :

LA RELIGION D'ABRAHAM, AXE CENTRAL.

L'évolution conduit le monde de la matière à la vie, et de la vie vers l'homme ; et l'homme lui, où va-t-il ? Il nous faut maintenant scruter *l'histoire humaine* pour y découvrir la réponse à cette question.

La première donnée, qui distingue l'homme des primates, c'est *la religion*. Depuis l'origine, depuis quarante mille ans, l'homme est religieux. Dieu lui *donne* des sentiments religieux, et l'homme cherche Dieu. Donc il faut étudier toutes les religions ? Non pas. Il faut chercher la force "axiale". Nous constatons que certaines civilisations, apparues un beau jour, sont restées absolument les mêmes pendant trente mille ans. Comme les oursins. La civilisation chinoise, par exemple, restée stagnante pendant dix mille ans. Ou celle des Incas, épouvantable barbarie, aujourd'hui disparue.

Reste un fait, un seul, qui témoigne d'un mouvement "axial" de l'humanité et qui parvient jusqu'à nous : sur ce fond de civilisations érodées par le temps, un jour un

homme a monté l'escalier. Il est arrivé à l'air libre, cet homme s'appelait ABRAHAM.

De la même manière que l'atome primitif a explosé, et que la vie est survenue, Abraham a *vu* Dieu, et l'a entendu lui dire : Je t'ai choisi, je veux faire de toi un grand peuple, tes descendants seront aussi nombreux que le sable des plages de la mer et que les étoiles du ciel. C'est l'équivalent de l'explosion initiale, suivie d'un accomplissement impressionnant !

Le fait d'Abraham ne se cantonne pas dans un coin de l'univers. Après un développement progressif, il nous atteint : nous nous disons aujourd'hui les enfants d'Abraham, père des croyants.

Il y a là quelque chose de divin. Abraham d'abord, puis Isaac et Jacob, puis les douze tribus sorties d'eux, n'étaient rien face aux immenses empires et civilisations égyptienne, babylonienne... Mais aujourd'hui, l'Égypte a disparu, les sables ont recouvert les ruines de Babylone, tandis que le judaïsme, lui, s'est répandu, sous différentes formes, dans le monde entier... Les masses d'Égyptiens, d'Assyriens, de Chaldéens, qui entouraient ce petit peuple, n'ont jamais pu en venir à bout ! Pourquoi ? Parce que « *le Dieu vivant est avec nous* », répondent les juifs.

Dieu était avec eux. La caractéristique de cette religion est d'être une ALLIANCE. Non pas un système, ni une morale, ni une théorie quelconque, mais une alliance nouée par Dieu qui veut réaliser son projet avec ces gens-là. Je vous ai choisis, dit Dieu, pour réaliser mes desseins. C'est vraiment une nouvelle étape : Dieu, Yahweh, a décidé d'entrer dans le monde par une révélation progressive de lui-même, un dévoilement de sa pensée, de son dessein. Et pour se révéler, il a décidé de se servir de ce peuple. C'est ce que raconte la Bible.

Dieu entreprend de délivrer ce petit peuple captif en Égypte. Il apparaît à Moïse et lui dit : « *JE SUIS.* » Les autres dieux ne sont rien, ils n'existent pas.

Et la preuve, c'est l'épopée d'Israël : « *À main forte et bras étendus* », Dieu libère son peuple. Le miracle est consigné dans le livre de l'*EXODE* : poursuivi par l'armée de Pharaon qui veut l'exterminer, ce peuple traverse la mer des Roseaux à pieds secs ! C'est l'événement fondateur, par lequel ce « *ramassis de gens* », comme dit le livre des *NOMBRES*, a *palpé* que le Dieu de l'univers, qui commande aux vents, à la mer, et à tous les éléments, les protégeait. Dès lors, ce peuple s'est su l'instrument de Dieu pour son dessein.

Puis, ils ont traversé le désert, sous la conduite de Dieu, non sans s'y révéler un « *peuple à la nuque raide* », comme diront les prophètes ! Mais un jour, conduits par Josué, ils ont conquis la Terre que Dieu avait promise à leurs Pères. Des siècles auparavant, Abraham, Isaac et Jacob, nomades en Canaan, se tenaient loin des villes. Cependant, Dieu promettait de leur donner cette « *terre où coulent le lait et le miel* ». Eh bien ! de fait, ils sont entrés, par Jéricho, en possession de la "Terre promise".

Puis des siècles ont passé, de colonisation de cette terre de Canaan. En l'an 1000, David a pris Jérusalem, il en a fait sa capitale et ce peuple est devenu une nation. Salomon a construit le Temple de Dieu, non plus une "tente", mais un temple de pierres où Dieu habite, avec la nuée lumineuse pour témoin de cette Présence de Dieu à ce peuple.

Et chaque fois que ce peuple est fidèle à l'Alliance divine, il remporte la victoire sur ses ennemis, chaque fois qu'il se moque de son Dieu, il est battu mais jamais entièrement, jusqu'au jour où il se montre tellement infidèle que Dieu lui inflige le grand châtement de la déportation à Babylone.

La Bible n'est pas un traité de politique ou de morale comme les *lois de Solon* ou le *code d'Hammourabi*. C'est l'histoire d'une *vie* de Dieu avec son peuple, le bénissant et le châtant tour à tour pour le corriger. S'ouvre alors la deuxième étape de cette histoire sainte : l'attente du Messie, d'un libérateur.

Après soixante-dix ans d'exil, les juifs reviennent plus humbles, et vont attendre pendant cinq cents ans, sous la tutelle de pays étrangers, le Messie que Dieu leur avait promis par ses prophètes.

Un jour viendra, annoncent les PROPHÈTES, où se produira une mue de ce peuple rebelle, infidèle. Il sera intimement transformé et Dieu ne sera plus déçu par lui, parce qu'il lui créera un cœur nouveau. Ce seront comme de nouvelles fiançailles, suivies de nouvelles épousailles. Ce peuple répondra enfin à l'amour de son Dieu par un amour semblable, et ce peuple ne connaîtra plus de frontières. Ce sera la plénitude des temps.

Cependant, ne supportant pas cette attente, des partis se sont formés. Celui des SADDUCÉENS, matérialistes, prêts à s'ouvrir à toutes les influences étrangères. Celui des PHARISIENS, réformateurs de la religion mosaïque, prétendant pallier ses carences, ajoutant donc toutes sortes de prescriptions, pour faire mieux. Mais entre ces partis, il y a tout un petit peuple fidèle qui *attend* : le peuple de la terre, des pauvres de Yahweh.

LA PLÉNITUDE DES TEMPS ÉVANGÉLIQUES.

Paraît JEAN-BAPTISTE, sur les bords du Jourdain. Il prêche l'imminence du royaume de Dieu, et la nécessaire conversion. C'est un prophète, il en a le langage, l'attitude, l'équipement complet dirait-on, ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage, vêtu d'une peau de chameau. Et tout le peuple juif le reconnaît comme tel. Chose unique dans l'histoire, il annonce celui qui vient *après* lui, *plus grand* que lui ; il ne s'en dit que le PRÉCURSEUR : « *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde.* »

Tout au long de l'Ancien Testament, chaque prophète, à la manière d'un chaînon, avait le prophète précédent pour répondant. Tous ces prophètes s'accordaient dans une merveilleuse continuité. Jean-Baptiste lui-même, le nouveau maillon de la chaîne, tient solidement au prophète précédent. Le yahviste fidèle passe de l'enseigne-

ment de Daniel, de Malachie, de Zacharie, à l'enseignement de Jean-Baptiste, et vient se faire baptiser par lui.

À celui-là, Jean-Baptiste dit : « *Voici le Messie* », en montrant JÉSUS. L'anneau suivant qu'est Jésus tient donc à toute la chaîne par Jean-Baptiste. JÉSUS est le continuateur des prophètes. Avec Lui, le mouvement reprend, l'orthodromie de l'histoire sainte continue.

Aussi, quand les grands prêtres et les anciens, cherchant à contredire Jésus, lui demanderont : « *Au nom de qui parles-tu ainsi et par quelle autorité ?* » Il leur répondra royalement : « *Le baptême de Jean, d'où était-il ? Du Ciel ou des hommes ?* » (Mt 21,25) Ils ne surent que répondre, parce qu'ils ne s'étaient pas soumis au baptême de Jean-Baptiste, pourtant reconnu par tout le peuple comme l'héritier de la lignée des prophètes. Par là, les autorités de Jérusalem s'étaient placées en dehors du mouvement, en dehors de l'orthodromie, hors course ! « *Notre père, c'est Abraham !* » (Jn 8,39) lanceront-ils un jour par manière de défi à Notre-Seigneur ; et lui de répondre : « *Votre père c'est le diable !* » (Jn 8,44)

Ainsi, NOTRE-SEIGNEUR provoquera la révélation des cœurs au sein du peuple juif, attaquant violemment les autorités de Jérusalem pour dévoiler toute leur perfidie. Mais en même temps, il relance le mouvement de l'orthodromie. Il ajoute sans rien détruire. « *N'allez pas croire que je sois venu pour abolir la Loi et les Prophètes : je ne suis pas venu abolir mais accomplir.* » (Mt 5,17).

Au moment où le mouvement de l'histoire cherchait sa voie, il a avancé et l'autoroute a continué. Il a fait franchir un seuil à l'humanité.

Comment ? D'abord par sa prédication du royaume de Dieu, qui transcende les espérances charnelles de ce peuple en instaurant un règne spirituel. Que dit Jésus ? Qu'il est le Fils de Dieu, prouvant cette affirmation, objet de foi, par des miracles et, suprêmement, par sa mort, témoignage de son obéissance à son Père, et par sa résurrection. Après lui, les Apôtres se sont portés témoins de cette vérité jusqu'à la mort comme lui.

Ensuite, par le nouveau culte qu'inaugure son sacrifice sur la Croix, posé en expiation selon les prophéties (Is 53), sacrifice qui « *accomplit* » tous ceux de l'Ancien Testament et fonde la nouvelle liturgie, succédant à celle du Temple.

Enfin, il ouvre la religion à l'univers que remplira la prédication de saint Paul après lui.

L'apologétique totale de notre Père inscrit cette Révélation dans la ligne du mouvement de l'univers, de l'orthodromie divine. Dieu a créé l'humanité très loin de lui, puis il s'est rapproché avec Moïse et les prophètes. Finalement il est venu lui-même, pour être *touché*, être *vu* par les hommes, et ainsi les sauver, leur donner sa lumière, sa force, sa grâce, sa vie, son amour. Dieu s'approche de l'homme. Aussi est-il évident qu'avec Jésus s'ouvre la dernière étape de l'histoire. Dieu déclare son amour, qu'il montre suprêmement par la Croix. C'est la BONNE NOUVELLE que les APÔTRES seront chargés par Notre-Seigneur de prêcher au monde entier.

Mais aussi, Dieu ne s'est pas contenté de se déclarer : il a accompli une régénération spirituelle de son peuple. Comme promis, Yahweh lui change le cœur, lui donne un cœur de chair. Ainsi, ce peuple va enfin *répondre* à l'amour de Dieu par un amour semblable, au

sein de L'ÉGLISE. Le jour de la Pentecôte, L'ESPRIT-SAINTE envoyé sur les Apôtres se fait l'âme de cette Église, le moteur divin pourrait-on dire, de la *réponse* de l'homme à l'amour de Dieu. Ainsi l'Esprit-Saint fera de l'Église L'ÉPOUSE DU CHRIST.

L'ÉGLISE : JÉSUS-CHRIST RÉPANDU ET COMMUNIQUÉ

Cette réponse elle-même se développe dans une progression. Notre "orthodromie" continue et d'ailleurs Dieu le montre bien : l'Église est animée d'une force divine. L'enseignement dogmatique et infaillible du premier Concile du Vatican définit l'Église comme *un miracle permanent, un signe levé parmi les nations*, c'est-à-dire une démonstration absolument *visible* aux yeux de n'importe quel homme de bonne volonté, de la présence visible de Dieu dans l'histoire, réalisant par elle des merveilles.

Mais cette force, *Dieu l'a mesurée* pour que les hommes aient encore le mérite de la foi. Dès lors, l'histoire de l'Église peut se partager en quatre époques correspondant à la prière de l'Ange de Fatima : *Mon Dieu, je crois j'adore, j'espère et je vous aime...*

L'ÉGLISE CROYANTE.

C'est l'Église du SYMBOLE DES APÔTRES, du *CREDO*, énoncé des événements historiques dont Notre-Seigneur a enseigné la portée spirituelle et la vérité, objet d'une révélation qui dépasse les capacités de la raison humaine. Les Apôtres enseigneront cette doctrine à leur tour au monde entier en se heurtant à deux puissances : celle du judaïsme qui a refusé le Christ et qui va les persécuter, et celle du paganisme. Aussi, cette petite "secte" juive, comme on appelait – déjà ! – la communauté primitive, aurait dû être écrasée. Contre toute attente, beaucoup de païens vont se convertir. La foi chrétienne a été transportée avec succès en climat païen grâce à SAINT PAUL.

Le déclenchement des PERSÉCUTIONS en est le contre-coup : les chrétiens sont livrés aux bêtes, au glaive, mis en croix, déportés dans les mines de sel. Les MARTYRS témoignent vis-à-vis des païens, de la vérité de la religion chrétienne, mais ils témoignent aussi, vis-à-vis de Dieu, de la vérité de leur amour.

L'Église est habitée par une force divine. Loin d'être anéantie, elle ne cesse de progresser, pendant ces trois cents ans de persécutions, remontant des basses classes jusqu'à la maison de l'empereur. La conversion de Constantin et l'édit de Milan marquent l'arrêt des persécutions. L'Église sort des catacombes et triomphe au grand jour. Et l'on constate alors que le meilleur de la population de l'Empire, toutes classes confondues, devient chrétien.

Vient le temps des CONFESSEURS DE LA FOI, c'est toujours l'Église de la foi, une Église militante qui lutte, non plus contre des ennemis de l'extérieur mais contre ceux de l'intérieur qui travestissent l'enseignement de Jésus-Christ. Les grandes crises se succèdent : ari-

nisme, nestorianisme, monophysisme, monothélisme, donatisme sont des théories séduisantes qui simplifient, rationalisent ou, au contraire, sentimentalisent, l'enseignement de l'Église pour se retourner *contre* l'orthodoxie. L'histoire de ces crises montre *l'intelligence* avec laquelle l'Église répond à toutes ces hérésies : jamais d'une façon humaine, rationaliste, mais en trouvant *une expression* cernant le mystère sans l'amoinrir.

ARIUS prétend que Jésus est une créature adoptée par Dieu pour son Fils. Cette négation de la divinité du Christ nous ramène au "monothéisme" juif. L'Église précise d'un mot qui retient la foi : "*consubstantiel*" à son Père, Jésus-Christ ne forme avec lui qu'une seule substance. Comment cela est-il possible ? C'est le mystère de la Sainte Trinité. Mais le mot "*consubstantiel*" définit « *le DOGME de la foi* ».

Mille cinq cents ans après, on se rend compte que ces expressions dogmatiques ont permis la transmission de la Révélation dans son intégralité jusqu'à nous, sans appauvrissement. Et voici le fait remarquable : elles trouvaient un peuple fidèle qui adhéraient avec un enthousiasme éclairé à l'orthodoxie, tandis que les hérésies dépérissaient sous le coup de la définition dogmatique. Cela aussi est l'œuvre du Saint-Esprit, force divine, sans laquelle l'Église se serait dissoute dans les hérésies du quatrième ou du cinquième siècle.

Le concile d'Éphèse a proclamé contre NESTORIUS que Marie était Mère de Dieu, et non pas seulement mère de l'homme Jésus, parce qu'on ne peut séparer en lui le divin de l'humain. Il y a "*communication des idiomes*" : Marie, Mère de Jésus, est Mère de Dieu, *THÉOTOKOS*. Le peuple d'Éphèse, et les marins égyptiens, venus pour la circonstance, l'acclamèrent sous ce vocable avec un enthousiasme populaire marqué d'une force divine manifeste.

C'est ainsi que l'Église a défendu avec une virginité inviolable sa Vérité contre les erreurs, tout en endurant des persécutions. Un saint Athanase, un saint Hilaire et les autres champions de l'orthodoxie, en souffrirent d'effrayantes, sans laisser de construire cette cathédrale dogmatique où nous abritons encore notre foi.

Évidemment, aucun peuple n'a jamais bâti pareil édifice religieux. Humainement, cette fidélité doctrinale est inexplicable. Dieu est là.

L'ÉGLISE ADORANTE.

Deuxième étape : l'Empire tombe en ruine à cause des vices de son paganisme intrinsèque. Le christianisme prend la relève au milieu des invasions barbares, grâce aux ÉVÊQUES DÉFENSEURS DES CITÉS.

Clovis est baptisé, inaugurant le mouvement de conversion des barbares qui donne naissance à L'ÉGLISE DE L'ADORATION, c'est-à-dire de la reconnaissance par toute la société, institutions comprises, de la souveraineté de Dieu. C'est l'instauration de la CHRÉTIENTÉ, invitant l'humanité tout entière, pour ainsi dire, à se soumettre peu à peu au culte du vrai Dieu.

Durant mille ans, l'Église va créer et soutenir cette merveille qu'est la civilisation chrétienne : pacification des barbares par la création et le soutien d'institutions politiques viables, moralisation de leurs mœurs par l'éducation chrétienne. La force brutale et le pouvoir temporel se trouvent soumis à la foi. L'Église catholique, épouse du Christ, dicte leurs devoirs envers Dieu aux princes et aux empereurs, et enseigne aux peuples l'obéissance à leurs autorités politiques. Tel fut le MOYEN ÂGE, où saint Bernard, par exemple, n'hésite pas à morigéner empereur ou pape dans la mesure où Dieu est mal servi.

Dieu était le souverain reconnu de tous. Il n'est d'humanisme que fondé sur ce "Moyen Âge" chrétien, où l'ÉGLISE DE L'ADORATION est souveraine, soumettant toutes choses au Christ. C'est le royaume de Dieu instauré dès cette terre.

L'Église a brillé d'un éclat miraculeux à cette époque. On vit Abélard l'ouvrir à l'invasion de la philosophie païenne, et saint Bernard, mystique, se dresser contre lui. Pourquoi ? Parce que Abélard, c'était la raison naturelle qui réduisait tout le mystère de Dieu à une sorte d'humanisme. Et l'Église a condamné Abélard, heureusement !

Au siècle suivant, saint Thomas reprend les choses calmement, et ouvre les portes de l'Église à la philosophie grecque, mais en la disciplinant, en la *soumettant* à la révélation de Dieu et non l'inverse. Il en résulte, par la suite, un développement considérable, religieux, philosophique, scientifique, préparant ce qu'on appellera l'HUMANISME, aujourd'hui devenu la règle universelle de la science, de la philosophie, des mœurs du monde entier, fruit de mille ans de christianisme.

Survient LUTHER, qui se pose en redresseur de torts. Cet homme misérable, de sa seule autorité se met là en travers de cette autoroute, contre Rome, contre sa doctrine, contre les monastères, contre les autorités temporelles, contre cette civilisation incomparable ! Faisant prévaloir décadence et obscurantisme. C'est l'assaut du diable contre cette Église souveraine, au moment où elle était en passe de conquérir le monde.

La Chrétienté est déchirée par la révolte insensée des PROTESTANTS, que l'Église n'a pas réussi à dominer, tandis qu'elle a apprivoisé l'humanisme. Au contraire, cette révolte va s'indurer et s'aggraver. Comment expliquer cela ? Par la mise à l'épreuve, voulue par Dieu, de L'ESPÉRANCE !

L'ÉGLISE DE L'ESPÉRANCE.

L'Église depuis lors, a dû poursuivre sa course sur une autoroute plus étroite, elle a maintenu le cap, soutenue par l'ESPÉRANCE, au sein d'un monde hostile et de plus en plus violent dressé contre elle.

La fondation de la FRANC-MAÇONNERIE et l'expansion des philosophies des Lumières sont autant de forces infernales déployées dans la Chrétienté elle-même. Des hommes de Satan se lèvent pour faire le procès de l'Église, martyriser ses saints, détruire les institutions politiques qu'elle a suscitées, et les œuvres qu'elle a fondées. La RÉVOLUTION FRANÇAISE renverse le trône pour atteindre l'autel. Révolution satanique dans son essence, et qui triomphe. Au moment où elle est à bout de souffle, il va se trouver un NAPOLÉON BONAPARTE pour la sauver. C'est la *Révolution continuée*, mais stabilisée par l'Empire, institutionnalisée par le code civil et qui va se répandre dans toute l'Europe. Notre monde moderne s'est ainsi constitué sur cette base révolutionnaire : " LIBERTÉ, ÉGALITÉ FRATERNITÉ ", DROITS DE L'HOMME. C'est une société antichrétienne, instaurée au centre même de notre Chrétienté.

Cependant, durant tout le XIX^e siècle, l'Église continue sa route coûte que coûte, fidèle toujours, réagissant, débordant de sainteté et de générosité missionnaire, mais elle ne parvient pas à reconquérir ce qu'elle a perdu. Non seulement elle perd de plus en plus de terrain, mais le mal devient plus intérieur encore avec LAMENNAIS, ce prêtre étrange, aux diatribes de prophète, qui veut marier l'Église et la Révolution. Il est condamné par Grégoire XVI mais ses idées se répandent. Condamnées de nouveau par Pie IX dans le *SYLLABUS*, elles renaissent, sous une apparence scientifique, avec le MODERNISME, et sous une forme politique avec le SILLON et la DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE. Saint Pie X les condamne. Mais tout continue en sous-main après sa mort, jusqu'au concile Vatican II où l'Église a déclaré officiellement s'ouvrir aux idées de la Révolution, se réconcilier avec les protestants, entamer le procès de l'Église des siècles, ne plus définir de dogmes...

Dieu abandonnerait-il son Église après mille cinq cents ans de sainteté, de progrès dogmatique, philosophique, scientifique, artistique ? Les hommes de Satan sont bien reconnaissables : Luther, Calvin, Henri VIII, la Révolution française ne sont pas de Dieu ! On sait où est Dieu, et l'Église continue, la sainteté fleurit, *les martyrs versent leur sang*.

Quelle explication alors ? Pourquoi Dieu ne fait-il pas triompher son Église ? Il n'aurait qu'à souffler sur tous ces maléfices pour les renvoyer au fin fond de l'enfer ! S'il ne le fait pas, il doit y avoir une raison.

Il y a, répond l'abbé de Nantes, notre Père, que « c'était écrit ». Les discours de Notre-Seigneur dans l'Évangile, les Épîtres de saint Paul, l'Apocalypse annoncent la grande Apostasie.

Avant de connaître la dernière étape de l'histoire de l'Église, son épanouissement, sa gloire définitive, étape de l'AMOUR, de la parfaite manifestation de la gloire du Christ par toute la terre et par toutes les nations, où l'Évangile sera prêché à tous les hommes, où les juifs se convertiront, et il y aura un temps de paix, il est nécessaire que les hommes se rendent compte que, par eux-mêmes, ils ne sont capables de rien.

L'Église épouse du Christ, pour sa part, ne cesse d'avancer, qu'elle traverse des moments de crise ou d'épanouissement, toujours fidèle à son Seigneur. Mais quel prix aux yeux de Dieu aura donc la fidélité de son Épouse, dans ces derniers temps où tous le renieront et où, dans cette apostasie générale, elle paraîtra comme abandonnée même de Dieu. Ainsi, « *l'Église vit une mort avec le Christ en attendant la résurrection* », portant son ultime témoignage d'amour.

On comprend alors que Dieu ait voulu soutenir particulièrement cette espérance surnaturelle en nos derniers temps, pour nous encourager précisément à la fidélité, par les promesses du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial :

« *Je régnerai malgré mes ennemis.* »

À Fatima, Notre-Dame a révélé par quelle médiation le Sacré-Cœur serait vainqueur :

« *À la fin mon Cœur Immaculé triomphera.* »

L'ÉGLISE DE L'AMOUR :

LE SEIGNEUR EST LÀ, IL T'APPELLE.

L'apologète suspend ici son discours, après avoir montré cette course droite, cette orthodromie qui, depuis le *big-bang* des origines, nous mène à la Révélation de Jésus-Christ où Dieu déclare son amour, à la fondation de l'Église et au retour de toute la création à Dieu en Elle et par Elle, dans l'amour.

Comme « *Abraham a vu son Jour et s'est réjoui* » (Jn 8, 56) avec trois mille ans d'avance, nous aussi nous voyons la venue du Verbe de Dieu dans ce monde et nous exultons.

Car la vision d'Abraham au Chêne de Mambré appartient à notre monde, et le passage de la mer Rouge et la Transfiguration du Christ au Thabor, et la vision du Ressuscité dans la brume d'un beau printemps au matin de Tibériade, et la tête de Paul tranchée sur la voie d'Ostie, et Grégoire envoyant des missionnaires aux Angles, et Saint Louis s'embarquant pour la Croisade, Jeanne au sacre de Reims et au bûcher de Rouen, sainte Thérèse priant Jésus pour Pranzini, et ce vieux prêtre passant dans la rue, et l'Hostie dans tous les tabernacles de la terre.

Alors, à l'âme qui a suivi cet exposé, l'apologète

propose de conformer sa trajectoire personnelle à cette trajectoire de l'univers, et de... suivre la musique et de prendre place *dans* ce mouvement de l'orthodromie divine, pour en être un élément vivant et non pas un cadavre gisant dans les bas-côtés, d'appartenir à ce royaume de Dieu, d'en être militant, en appartenant à ce grand CORPS MYSTIQUE qu'est l'Église, pour y lutter avec ses frères, et travailler avec eux pour l'honneur de Dieu, pour le salut de tous les hommes.

Car celui qui contemple tout ce qui est et ce qui doit être de notre univers, son horlogerie astronomique, son foisonnement biologique et sa chaotique histoire humaine, jusqu'aux hasards de l'individuelle existence quotidienne, en Dieu, s'éprend nécessairement d'un amour total de cette Volonté divine sur le monde, accompagné d'un désir véhément de la voir se réaliser et plus encore, de la décision d'y coopérer lui-même de toutes ses forces. « Et de savoir s'il partira, Croisé, pour la délivrance des Lieux saints, ou s'il sera zouave pontifical, ou parachutiste dans l'Armée française, s'il se fera missionnaire ou frère des Écoles chrétiennes, prêtre ou père de famille, ou s'il demeurera en sa cellule solitaire, c'est affaire de vocation et de siècle. » (G. de Nantes, *LA GLOIRE COSMIQUE DU CHRIST*, CRC n° 131, juillet 1978, p. 3)

L'erreur des « *deux grands textes du Concile sur l'Église, LUMEN GENTIUM, et GAUDIUM ET SPES* », est d'avoir méconnu l'exception inouïe, radieuse, de *L'IMMACULÉE CONCEPTION*, titre de Marie absent du chapitre huitième de *LUMEN GENTIUM*, le dernier ! consacré à la Sainte Vierge. La conséquence est que reste irrésolu le problème si obsédant de nos jours postconciliaires, de la *déification* de l'homme, de *l'homme qui se fait dieu* ou de *l'homme que divinise Dieu...* ce n'est pas la même chose ! C'est en tant qu'enfant de Marie réellement épousée par Jésus-Christ, que la créature reçoit en elle le don de l'Esprit-Saint par lequel tout à la fois Dieu habite en elle et elle en est imprégnée d'une forme divine, sans que nul ne puisse discerner le don créé du don incréé. Ainsi Dieu s'est fait homme, époux de sa créature, pour qu'en cette union et son don d'amour la créature épousée soit déifiée, selon la maxime des Pères : « *DIEU S'EST FAIT HOMME POUR QUE L'HOMME SOIT FAIT DIEU.* »

APOLOGÉTIQUE MARIALE

Nous avons dit que la Vierge Marie avait triomphé de l'hérésie dès les premiers siècles par son seul titre de Mère de Dieu, *THÉOTOKOS*. Mère de Dieu... Comment comprendre ce titre dont nous la saluons cinquante fois par jour, après lui avoir répété la SALUTATION ANGÉLIQUE : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs...*

Méditant sur ce mystère, les Pères voyaient bien qu'entre Dieu et l'humanité, il y avait eu comme une sorte de mariage dont Jésus-Christ était le fruit béni. « Malencontreusement, toute une tradition théologique s'est plu à situer ces noces mystiques, au moment de

l'Incarnation, dans l'union des deux *natures* humaine et divine en Jésus-Christ. »

Comme dit frère Philippe, « il faut déjà avoir l'esprit rompu à l'abstraction pour apprécier la poésie de telles épousailles ! » Surtout, explique plus sérieusement notre Père, c'est vraiment trop diviser l'une et l'autre « *natures* », jusqu'à les dresser face à face, pour le plaisir de les réunir comme époux et épouse dans les liens de l'amour mutuel ! Alors que ces deux « *natures* » sont dès le premier moment une seule et même « *Personne divine* ». Parle-t-on de mariage d'amour pour évoquer l'union de notre âme et de notre corps ?

« Non, le réel mariage d'amour entre êtres différents et complémentaires, c'est entre la Personne divine du Verbe fait chair et notre humanité sociale et pécheresse qu'il faut le voir et le célébrer. Mais il reste vrai que pour le bonheur de telles amours humaines, l'Époux divin s'est vêtu d'une chair semblable à celle de l'épouse qu'il cherchait, afin de se rendre visible, tangible, audible à elle et de lui être semblable en tout, hormis le péché. »

Et pour ce faire, Dieu avait la Vierge Marie, la Personne *conçue* par Lui dans sa Sainteté, à l'origine des siècles, pour lui être une Mère, une divine Mère. C'est à Elle qu'il a pensé d'abord, avant même de créer Adam et Ève, et la suite des générations.

L'Immaculée Conception n'est pas seulement une créature prise d'entre les femmes et prémunie contre le péché, préservée de toute tache pour être la Mère de Dieu. Elle est le premier projet de Dieu Père et Fils, dans leur Esprit-Saint et de toute éternité. En raison de sa vocation de Mère de Dieu, qui la met au-dessus de tous et de tout, la Vierge Marie existe avec Dieu, auprès de Dieu, bien avant le péché originel.

Du dogme de sa *MATERNITÉ DIVINE* proclamé à Éphèse en 431, à celui de *L'IMMACULÉE CONCEPTION*, proclamé par le bienheureux Pie IX en 1854, confirmé à Lourdes le 25 mars 1858 par l'Immaculée Conception en Personne, quatorze siècles se sont écoulés, au cours desquels Pères de l'Église, théologiens et poètes ont salué à l'envi en Marie l'idéal parfait mais vrai, réel, substantiel, d'une SAGESSE créée, vierge, épouse et mère, première de toutes les femmes, mais devenue telle par la seule volonté amoureuse de Dieu, volonté créante, épousante et fécondante.

« Par sa virginité consacrée à lui seul, elle s'est faite attente, espérance attirante d'une initiative de l'Amour divin. Dans ses noces avec son Dieu venu prendre chair en ses entrailles, elle réalise "*l'œuvre de chair*" en laquelle la divinité et l'humanité sont le plus parfaitement unies en pleine conscience amoureuse. »

Au jour de l'Annonciation, elle a conçu dans sa chair le Fils de Dieu après l'avoir conçu dans son esprit, ayant parfaitement compris sa mission de Mère de Jésus, Mère de Dieu Sauveur : « Lui faire d'Elle un Corps et un Cœur qu'il immolera un jour pour opérer le salut du monde. »

Alors, ainsi pour toujours associée à son Dieu, et dans son embrassement, elle partagera sa Passion, elle entrera dans le drame de la Croix et, remplie de son Esprit de vie, elle sera par lui réjouie d'une fécondité féminine, humaine, cosmique inépuisable, méritant de concevoir et enfanter à la vie divine de la grâce tout un peuple sanctifié, tout un monde sauvé.

« C'est pour la souveraine beauté de cette triple et quadruple couronne, de vierge, d'épouse et de martyre au cœur transpercé par les sept glaives de la compas-

sion, de mère enfin, que l'Immaculée Conception est placée par une volonté de Dieu révélée à Fatima le 13 juillet 1917, au centre de notre "dévotion" moderne, en accord avec l'Écriture, avec la Tradition, et avec la grandissante dévotion populaire répondant elle-même à des apparitions de plus en plus fréquentes, et belles et dramatiques, de Notre-Dame à ses enfants de la terre. » (cf. CRC n° 133, p. 12)

« *DIEU VEUT ÉTABLIR DANS LE MONDE LA DÉVOTION AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE* » comme contemplation fondamentale d'une humanité régénérée, comme ciment le plus fort d'unité de la famille humaine, et comme lien de la civilisation chrétienne, aliment de la communion fraternelle universelle.

LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE CONTEMPLATION FONDAMENTALE D'UNE HUMANITÉ RÉGÉNÉRÉE.

Par ses apparitions à Paris, rue du Bac, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain, à Fatima, elle reste devant nous, simple, totale, et notre contemplation n'est qu'une réponse simple, totale, à cette douce présence... C'est la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Notre-Dame de Fatima a demandé la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé. Toute la terre est son domaine, mais en Russie, elle a préparé le terrain. Elle est la « *sainte SOPHIE, merveilleuse et douce* », apparue à Soloviev en trois circonstances qu'il a racontées à la fin de sa vie, en 1898 :

« La première eut lieu en 1862. Soloviev a neuf ans. C'est pendant la messe, le jour de l'Ascension.

*« Entourée d'azur doré
tenant en main une fleur céleste*

*Tu m'apparus et tu m'adressas un sourire et un geste.
Puis tu disparus dans la nue. »*

« La deuxième le surprend, en 1875, au *British Museum* de Londres, en plein travail.

*« Soudain le monde fut plein d'azur
Et elle se montra entourée de lumière.
Mais son visage seulement, rien de plus.
Moment enivrant qui vaut une éternité. »*

La troisième enfin se produit au cours d'un voyage en Égypte, dans des circonstances rocambolesques. Tombé prisonnier des bédouins, une nuit, exposé aux chacals, blémissant de froid, il la revoit à l'aurore :

*« Dans la pourpre rouge du ciel scintillant...
Tu me regardais, et ton regard brillait
Comme au premier jour les lueurs de la création universelle.
J'embrassai tout d'un seul coup d'œil immobile,
Ce qui fut et ce qui sera...
Autour de moi sont les mers azurées et les fleuves,
Les bois et les cimes neigeuses des montagnes.
Je vis tout et tout était
Une personne unique de beauté féminine,*

*L'infini s'insérait en Elle.
Devant moi et en moi il n'y avait que Toi.*

*Ô resplendissante ! Tu ne m'as pas trompé
Un seul instant ! La vision se dissipe,
La sphère du soleil s'élève à l'horizon,
Le désert se tait, l'âme en prière
Regorge d'harmonie céleste. »*

« Peut-être surprendrai-je mon lecteur ? Rien n'est plus biblique que cette vision, et je m'étonne de l'étonnement des théologiens et de leurs critiques impatientes. Cette SOPHIA était déjà connue, chantée et même audacieusement adorée par les scribes de l'Ancien Testament sous ce nom même de SAGESSE.

« Loin d'être "panthéiste", cette idée, cette vision touche à l'essence des êtres créés, évidemment à l'antipode de l'Idée platonicienne et plus profond que la substance d'Aristote ; elle est à l'intime de l'être, là où il n'est plus que relation à Dieu, terme d'un vouloir, d'une sagesse infinie, là où il est pur reflet, fragment de l'image de la beauté de Dieu... L'Ancien Testament chante cette SAGESSE, partout présente, ouvrière d'ordre et d'harmonie universels, inspiratrice et compagne supérieure de l'homme dans toutes ses voies.

« Il serait inconvenant de reprocher à Soloviev des confusions que le livre de l'*ECCLÉSIASTIQUE* a délibérément canonisées sous l'inspiration divine, contemplant la SAGESSE à tous ses niveaux comme une émanation de Dieu ! »

Puisque la liturgie applique ces textes somptueux à la Sainte Vierge, il nous suffit de remplacer le nom de Soloviev par celui de l'abbé de Nantes, et le mot "émanation" par celui de "conception". Il serait inconvenant de reprocher à l'abbé de Nantes des confusions que le livre de l'*ECCLÉSIASTIQUE* a délibérément canonisées sous l'inspiration divine, contemplant la SAGESSE comme une CONCEPTION DE DIEU !

*« Dans l'assemblée du Très-Haut elle ouvre la bouche,
Devant la Puissance elle montre sa fierté :
Je suis issue de la bouche du Très-Haut,
Et comme une vapeur j'ai couvert la terre...
Avant les siècles, dès le commencement il m'a créée,
Éternellement je subsisterai.*

*Dans la Tente sainte, en sa présence, j'ai officié ;
C'est ainsi qu'en Sion je me suis établie,
Et que dans la Cité bien-aimée j'ai trouvé mon repos. »*

Le livre de la Sagesse nous la dit Immaculée :

*« Elle est un souffle de la puissance divine,
Une effusion toute pure de la gloire du Tout-Puissant ;
Aussi rien de souillé ne saurait l'altérer.
Elle est un reflet de la lumière éternelle,
Un miroir sans tache de l'activité de Dieu,
Une image de son excellence. » (Sg 7)*

*LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE CIMENT
LE PLUS FORT D'UNITÉ DE LA FAMILLE HUMAINE.*

« Elle est vierge, elle est exempte de désirs terrestres, elle est belle pour Dieu et pleine de grâces pour ceux qui la contemplent. C'est par elle que l'homme révolté, l'âme pécheresse réapprennent l'humilité du cœur, la pauvreté de l'esprit, tout compte fait : la foi en Dieu, le Père Tout-Puissant, créateur du Ciel et de la terre... et dans ce même mouvement de confiance et d'abandon tout le reste de notre *CREDO* catholique. C'est en ce sens précis qu'on peut accepter de dire que la Sagesse créée *féminise* ceux qui l'aiment. Femme, au sens premier d'être faible, tout de beauté et de douceur, enclin à la confiance, la Sagesse nous enseigne la plénitude du sentiment filial, le seul qui convienne radicalement à la créature. Et c'est bien utile pour nous arracher à l'*autosatisfaction* que toute la philosophie occidentale inspire à l'homme qui se sait "substance" et même "monade", autonome et libre, en face de son Créateur !

« Au contraire, il n'y a de salut pour l'humanité aujourd'hui que dans l'imitation pieuse de cette SAGESSE qui l'investit de toutes parts et se proclame *fille de Dieu*. Alors, la Toute-Puissance ne paraît plus hostile mais favorable, Dieu n'est plus un rival odieux ni un tyran mais un Père très bon, un refuge et une force d'accomplissement, sa Loi cesse de paraître un joug pour retrouver son vrai visage de sagesse douce et maternelle. »

Cet accès à Dieu créateur et père de tous les hommes, nous l'avons directement dans la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, fille de Dieu, Immaculée Conception que reflète la beauté universelle, l'impalpable lumière éternelle qui brille sur toutes choses, Sagesse fille et image révélatrice d'un Père toujours présent, toujours agissant, toujours se donnant à entrevoir, à aimer délicieusement et chercher encore :

« *Notre Père, qui êtes aux Cieux...* » C'est vraiment la prière qui refait l'unité de la famille. Mais grâce au Cœur Immaculé de Marie, par la grâce, par la beauté du Cœur Immaculé de Marie, englobant tout de la nature et de la surnature. C'est par la dévotion au Cœur Immaculé de Marie que renaîtra la religion et que s'épanouira la mystique universelle de l'avenir. Seule la dévotion au Cœur Immaculé de Marie demeure victorieuse du refus de croire, d'adorer, d'espérer et d'aimer, car cet "agnosticisme" même n'empêche pas la Beauté de rayonner, SOPHIA douce et attirante d'apparaître à l'âme et de lui apporter cette parole de lumière, cette révélation toute proche, de la Gloire de Dieu ultime béatitude. Elle est femme, et déjoue les raisonnements des savants ; elle est fille de Dieu et reconduit les enfants prodiges à leur Père. Pour interdire la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, il faut se crever les yeux !

La dévotion au Cœur Immaculé de Marie, que Dieu

veut établir dans le monde, selon la révélation du 13 juillet 1917 à Fatima, est donc le commencement et la fin de la mystique chrétienne en même temps que de la défense du dogme de la foi, « surtout si nous la considérons sous sa forme la plus récente, la plus évoluée, qui est la plus synthétique, celle de l'union des Saints Cœurs de Jésus et de Marie. Car, en la célébrant, c'est l'amour mutuel de Dieu et de la créature, la parfaite *syzygie*, comme du nouvel Adam céleste et de la nouvelle Ève rachetée de la terre, que nous célébrons, et nous rendons grâce à notre Père du Ciel pour l'amour unique de ces deux Cœurs associés par qui nous sommes ses enfants. » (CRC n° 133, p. 12)

**LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE,
LIEN DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE.**

Ce lien est nuptial. En effet, cette vision de l'Immaculée Conception, toute biblique, comme d'une lumière émanée de la Lumière, d'une vie participée du Dieu vivant, d'une sagesse féminine comme image et fille de Dieu, nous permet d'interpréter le monde dès le premier jour comme une création en attente, en désir de formes plus hautes et plus belles, répondant en cela au désir de son Créateur, correspondant à ses desseins de Sagesse.

Dès lors, elle écrase les « *erreurs de la Russie* ». Toute dialectique idéaliste et matérialiste s'efface devant la vision d'une Sagesse Mère qui enfante par Dieu et pour Dieu des formes neuves, inouïes, jusqu'au jour où son ultime désir, qui est aussi celui du Créateur, se réalisera, d'enfanter Dieu !

« *DIEU VEUT ÉTABLIR DANS LE MONDE LA DÉVOTION AU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE* » qui seule domine les systèmes antithétiques de Hegel, la dialectique de l'Esprit, et de Darwin ou Teilhard, l'évolution de la Matière... Si l'Immaculée Conception est l'image vivante de Dieu, alors les dimensions comme infinies de l'univers cessent de nous choquer, car elles sont tout orientées et attirées vers ces premières fécondations divines que constitue l'apparition de formes vivantes, elles-mêmes en attente de la création de l'homme. En effet, la matière étant elle-même incapable d'un tel engendrement, il a fallu qu'intervienne ce geste créateur en elle, comme d'un ensemencement. Et de même, les masses humaines du passé et du présent dans leur histoire incohérente et la puissante laideur de leurs inventions morales et religieuses ne sont que tâtonnements, essais et erreurs en attente d'une Beauté supérieure que l'âme humaine ne saurait atteindre par ses seules inventions et ses seules forces. En cette masse mouvante, en cette matière agitée de passions désordonnées, la divine SOPHIE vient enfin résider, comme le chante l'*ECCLÉSIASTIQUE*, et l'histoire du peuple où elle a élu domicile, Israël, est comme une flèche de lumière dont l'aboutissement est Jésus-Christ :

« *Car Yahweh va créer du nouveau sur la terre : la Femme recherchera son mari* », ou « *la Femme entourera l'Homme.* » (Jr 31,22)

« C'est le signe de la Vierge qui doit enfanter, selon Isaïe : “*La Vierge concevra et enfantera un fils, et elle l'appellera Emmanuel*”, elle qui saura bien de qui est ce fils, le nommera justement “*Dieu avec nous*” (Is 7,14). Cinq siècles avant l'Événement, le Prophète de l'exil en avait donné l'explication dernière, annonçant à Jérusalem : “*Réjouis-toi, stérile qui n'enfantais pas.*” (Is 54,1) “*Debout, resplendis, car voici ta lumière, et sur toi se lève la gloire de Dieu...*” (Is 60,1) “*Yahweh sera ta lumière éternelle, ton Dieu sera ta beauté.*” (Is 60,19) “*Car ton Époux, c'est ton Créateur.*” (Is 54,5) »

« *Qui êtes-vous, ô Immaculée ?* » demandait le Père Kolbe, méditant la réponse de Notre-Dame de Lourdes à Bernadette : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION* », première femme en attente d'une conception miraculeuse, ultime, celle de l'Homme parfait, œuvre unique de Dieu, en qui habite la plénitude de la divinité !

À l'opposé du “féminisme”, dérisoire exaltation de la femme que nous connaissons actuellement, l'Immaculée exalte l'homme fils de Dieu virginalement conçu dans son sein. La fille de Dieu devient son épouse, selon l'allégorie d'*ÉZÉCHIEL* 16 ; c'est l'exaltation de Dieu dans sa Création, du Verbe dans la chair.

La dévotion au Cœur Immaculé de Marie est l'ultime dévoilement du sens catholique de l'Incarnation. « Au lieu de chercher Dieu au-delà du sensible, selon les entraînements platoniciens et gnostiques, au lieu de se perdre dans la folie panthéiste et d'adorer les flancs mystérieux de la chair et de la terre pour l'ivresse qu'ils donnent sans rien enfanter, l'Église n'a cessé d'admirer et d'aimer Dieu en œuvre dans le monde, parmi les nations, descendant, se révélant davantage, comme l'ombre portée s'accroît à mesure que l'objet s'approche, Dieu créant avec de plus en plus de précision et de perfection en Israël la sagesse image de sa propre SAGESSE, jusqu'au toucher final, Dieu se faisant de sa créature une épouse pour créer en la Vierge Immaculée l'Homme-Dieu, son Autre Lui-même, son Verbe, son Fils Unique devenu Fils de l'homme, fils de Marie mère de Dieu. »

En exposant ce mystère nuptial, notre Père s'inscrit dans la pure tradition des Pères de l'Église et des théologiens médiévaux, mais en donnant au culte de la Vierge Marie et de l'Enfant né de son sein le caractère d'un acte mystique intégral capable de renvoyer les mythologies antiques et les gnoses modernes au néant des imaginations délirantes et des choses mortes. Et de restaurer la civilisation chrétienne.

« Car le culte de la Vierge Mère et de l'Enfant né de son sein n'est pas une mièvrerie mais l'acte fondateur de la civilisation. L'humanité orpheline, féminine, pécheresse et stérile, tout l'univers autour d'elle étant

associé à sa faiblesse, à son malheur, à son péché, se savait, se sentait, s'aimait Âme du monde, Beauté en attente d'un Autre en son sein, de sa chair, de son sang, qui soit l'Homme fort et son Dieu. Jésus-Christ est celui-ci, et Marie la figure ultime, l'image parfaite de celle-là.

« En eux deux, tout est accompli ; c'est la dualité portée à son degré de beauté le plus haut : la SAGESSE, vision confuse de l'Ancien Testament, est maintenant une et double, elle est homme et femme, fille de Dieu et fils de Dieu, en l'amour desquels confluent toutes les énergies et forces du Créateur et de la créature.

« LUI est la SAGESSE même de Dieu, toute-puissante, le LOGOS, le Verbe, Semence de toute vie et grâce, ELLE est la SOPHIA, la BEAUTÉ, rendue par Lui dans l'amour mutuel parfait, vierge, épouse et mère d'un genre humain nouveau.

« Nous identifiant donc à la Vierge fille de Dieu, toute notre admiration, adorante, aimante, va au Christ dans son être historique singulier, dans son être de chair et de sang divino-humain, vivant parmi les hommes, homme autant qu'eux tous, mais le plus beau d'entre les fils de la femme, transfiguré en gloire aux yeux de ses Apôtres sur le Thabor et enfin, ressuscité, ravissant Saul sur le chemin de Damas et l'envoyant convertir les nations, ivre de foi, de joie et d'amour.

« Depuis et pour tous les temps, partout, le Dieu fait homme, d'homme s'est fait le pain et le vin de l'Eucharistie, présence de souveraine et mystérieuse beauté pour laquelle s'élevèrent nos grandes cathédrales. Et Dieu ainsi continue d'apparaître à celui-ci, à celle-là, leur faisant connaître en beauté ses mystères et ses volontés, par son Fils comme à Paray-le-Monial, par sa Mère, la Vierge Marie, comme à Lourdes, à Fatima... C'est la beauté nouvelle et éternelle de la pleine révélation de la Gloire divine, infiltrant tout le tissu de la nature et de l'histoire et formant pour nous le plus beau poème qui se puisse concevoir, dont la beauté démontre la vérité, comme la plus totalisante perfection et splendeur qui ait jamais ravi les cœurs. »

« Quoi qu'on puisse objecter par la suite, cette gloire de Dieu dont est rempli à nos yeux chrétiens tout l'univers et qui resplendit principalement sur la Face du Christ, elle est vraie, elle est bonne, elle est sûre et décisive. Les Écritures l'attestent et la célèbrent unanimement comme une grâce universelle à la figure ciselée par la main divine, allant de l'amour à l'Amour pour la joie des élus.

« La SAINTE FACE DU CHRIST est précisément la Face dévoilée de la Sagesse divine, l'expression de la Parole éternelle sous sa forme la plus particulière, la plus délicate, la plus achevée.

« Et de même la dévotion au CŒUR SACRÉ DE JÉSUS. Proprement incompréhensible au matérialiste,

qui ne voit dans le cœur physique de l'homme qu'une vulgaire pompe aspirante et refoulante ! cette dévotion se justifie par la réalité même de ce mouvement physique dont procède la vie qui opère notre salut au sein d'une matière maternelle ; ce Cœur est le signe et le sacrement de l'inépuisable grâce, de l'opération du salut. C'est un cœur d'homme qui a l'initiative, un cœur suscité par Dieu et Dieu fait homme, pour les épousailles mystiques, salvifiques et le don de la vie éternelle.

« Dans la Sainte Face de Jésus, Notre-Seigneur, c'est l'être humilié – *humus*, terre –, terrestre donc, du Fils de Dieu fait homme qui est vu, contemplé et aimé par le peuple de la terre. Dans les statues du Sacré-Cœur, c'est son Époux aimant, touchant, qu'une Église populaire, qu'un peuple ecclésiastique se représentent maladroitement mais tendrement. Ici et là, le peu de grâce de la représentation est la marque de la réalité incarnée du gracieux amour divin.

« Quant à l'EUCCHARISTIE, son culte sans laideur certes, mais terriblement quotidien, commun, ravalé ainsi au niveau des choses usuelles, réalise le mystère de la parfaite habitation de Dieu parmi les hommes, et l'amour sans phrase du Fils, Semence enfoui dans le champ du Père pour y germer et susciter des moissons nouvelles. »

La seule prière qui puisse dès lors plaire à Dieu et le "consoler", c'est la prière enseignée par l'Ange du Portugal à Lucie, François et Jacinthe :

« Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels il est lui-même offensé. Par les mérites infinis de son très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs. »

Parce que la chair est faible, les vertus de la civilisation chrétienne sont surnaturelles, les ressorts de son histoire sainte sont héroïques : sagesse et folie se disputent l'Âme féminine, incertaine, du monde quand Dieu envoie son Fils en la chair prendre possession de son héritage et se faire de l'humanité aimée mais pécheresse, une épouse éternelle. SOPHIE montre en la circonstance un cœur partagé. Ici l'amour, velléitaire, partout ailleurs la haine ; d'un côté la docilité, la confiance, la foi, mais de l'autre l'orgueil prêchant le refus, la jalousie brûlante, mensongère, meurtrière. Le livre de la SAGESSE l'avait prévu, prédit, sachant que l'innocent d'âge en âge est détesté, exclu et mis à mort. Et les passions montant aux extrêmes, comme dans la tragédie grecque, c'est au sommet de l'horreur que l'amour et la haine iront se livrer leur dernier assaut. Tel est le fait historique, au centre de l'aventure humaine, de la Passion de Jésus-Christ né de Dieu, né d'une femme. Cette considération, la contemplation de

la Croix, manquant terriblement à notre esprit moderne, notre religion mutilée de son essentiel en est rendue exsangue, ennuyeuse et vaine.»

Le remède, le salut, c'est la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, « capable de ranimer et d'enthousiasmer tant d'âmes tièdes ou égarées ». Avec la Communion réparatrice des premiers samedis du mois, parce que c'est du Saint-Sacrifice de la messe que dépend la renaissance de la religion dans le monde, par le germe divin ensemencé dans les âmes par le Père Céleste, créateur de tout bien.

**LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE, ALIMENT
DE LA COMMUNION FRATERNELLE UNIVERSELLE.**

En faisant nôtre la dévotion au Cœur Immaculé de Marie « que Dieu veut établir dans le monde », c'est l'amour mutuel de Dieu et de la créature, la parfaite syzygie, comme du nouvel Adam céleste et de la nouvelle Ève rachetée de la terre, que nous célébrons : l'union des Saints Cœurs de Jésus et de Marie par laquelle nous sommes enfants de Dieu.

Ce Cœur Immaculé de Marie est indispensable, comme est indispensable aux enfants la médiation de leur Mère, Épouse épanouie par le don et l'habitation en elle de l'Esprit-Saint qui lui est réellement, physiquement et personnellement communiqué par son Époux divin.

C'est l'erreur de l'œcuménisme conciliaire de nous détourner de cette dévotion, pour réhabiliter « la spiritualité luthéro-calviniste d'une humanité pécheresse en contemplation devant Jésus Dieu et Homme, seul saint, seul sauveur, en qui se consomme l'union nuptiale et rédemptrice de la nature humaine avec la divinité ; mais tant que la dévotion arrête le pauvre pécheur devant le Christ crucifié obtenant le rachat de toute l'humanité par son sang et par ses mérites infinis, tant qu'on ne va pas au-delà de ce "christocentrisme" pour en voir et en admirer les fruits, un abîme subsiste et se creuse entre la SAGESSE divine incréée et créée qui est le Christ, et la folie de la créature demeurée seule et pécheresse, corps de péché, qui se voit imputer par décret divin une justification forensique à laquelle elle répond par la foi. L'humanité reste prostrée dans sa souillure et son mal, tandis qu'expire son Rédempteur crucifié sous les coups de la Justice divine, vision de laideur absolue, grandiose mais stérile et désolante, en laquelle se résume toute l'antimystique luthérienne, calviniste et puritaine. »

Le remède est dans la révélation d'une beauté absolue, grandiose et féconde, ravissante et consolante, celle du Cœur Immaculé de Marie couronné d'épines et demandant à être "consolé", à Fatima, par la récitation quotidienne du chapelet, à Pontevedra par la dévotion réparatrice des premiers samedis, à Tuy par la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé.

Le Concile a tourné le dos à ces demandes maternelles. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Toute créature aujourd'hui est imbuée de sa beauté, de sa dignité, revendique sa pleine liberté par rapport aux autres et à Dieu. La femme se veut l'égal de l'homme, et l'homme l'égal de Dieu. La nation se fait Église et l'Église se perd dans la vue de son propre mystère. Toute créature, niant sa vacuité essentielle, sa *féminité*, son besoin et son désir du secours d'un Autre, se rend à elle-même un culte idolâtrique et cède comme la Première femme à la tentation du diable, avec le même résultat, d'une jactance et d'une stérilité misérables sous la colère de Dieu.

La dévotion au Cœur Immaculé de Marie peut seule détourner la créature de ce fol orgueil qui la pousse à se dresser des autels à elle-même, en lui montrant que sa vocation d'enfant de Marie, si elle commence par l'humble reconnaissance de son néant et la docilité confiante qui conviennent à sa prière filiale et à son attente de Dieu, s'achève par sa grandiose transfiguration grâce à l'inhabitation en Elle du Saint-Esprit, son amour, sa fécondité inépuisable et glorieuse, en toutes sortes de bonnes œuvres et d'enfancements heureux, enfin par la résurrection de la chair devenue la demeure de la Sainte Trinité et le bonheur du face à Face éternel. Où elle redira sans fin :

« Mon Dieu ! je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et qui ne vous aiment pas. »

frère Bruno de Jésus.

GEORGES de NANTES

La Contre-Réforme Catholique au XXI^e siècle

IL EST RESSUSCITÉ !

9

La constitution pastorale "Gaudium et spes".

1966-1978 : L'Église attaquée de toutes parts.

1978-1988 : L'Église en proie à la grande apostasie.

La doctrine sociale de saint Pie X.

L'encyclique "Caritas in Veritate".

Sainte Marie-Madeleine est-elle venue en Provence ?

ANNÉE 2009

N^{OS} 77 À 88

IV. PRÉPARER VATICAN III

TROISIÈME CONSTITUTION DOGMATIQUE DU CONCILE

DEMAIN, QUELLE LITURGIE ?

C'EST le sujet de la quatrième conférence de Carême à Notre-Dame de Paris. Sous le titre "RÉFORMER LA LITURGIE ?" le Père Matthieu Rougé partira de cette constatation : « *La réforme liturgique est la partie la plus visible et la plus commentée, pas toujours la mieux lue, du concile Vatican II.* » Le prédicateur se propose donc de montrer que « *réformer la liturgie ne consiste pas à faire un pas vers le monde, mais à traduire la célébration du mystère chrétien dans une authentique fidélité* ». Sous-entendu : afin de porter remède à une infidélité. Laquelle ? Pour répondre à cette question, le Père Rougé montrera « *quel est l'esprit de la liturgie* » et « *quels fruits a produits Vatican II* » et ce que l'on peut en attendre encore. Reprenons chacun de ces points à l'école de l'étude de l'abbé de Nantes, *LA SAINTE LITURGIE, TROISIÈME CONSTITUTION DOGMATIQUE DU CONCILE VATICAN III* (CRC n° 53, février 1972, p. 3-14).

L'ESPRIT DE LA LITURGIE

La liturgie n'est pas une science des rites, ni un art sacré ni une technique de groupe. Elle est une vie spirituelle, une pratique sacrée : la pratique par toute l'Église de sa vie mystique, c'est-à-dire de sa vie avec Dieu par Jésus-Christ. Dieu vit avec nous par les paroles et les actions qui opèrent notre sanctification, et nous avec Dieu par les louanges qu'en assemblée nous faisons monter vers Lui, le Père de tous, notre Père du Ciel.

Parce que l'Église est une "personne mystique", Corps social du Christ habité par son Esprit-Saint, tout ce qu'elle dit et accomplit est "sacerdotal", c'est-à-dire empreint de la vie et de la sainteté de Jésus-Christ "répandu et communiqué", comme dit Bossuet. Cette pratique est distincte et nécessairement séparée des autres activités humaines : travail, recherche scientifique, sport, culture, amours et éducation, enseignement et même apostolat. Elle se suffit à elle-même parce qu'elle est œuvre de religion assumée par le Christ, elle est meilleure que tout parce qu'elle anticipe la vie éternelle de la Béatitude céleste, liturgie par excellence !

Cette pratique est donc la vie essentielle des chrétiens de toutes races et conditions, et de tous les temps, à travers les siècles, de génération en génération. Cette liturgie sera donc une règle sociale, catholique et apostolique, une et sainte, manifestation d'une foi immuable et œuvre d'une Église organisatrice. Réciproquement, la liturgie, entrée dans les mœurs du Peuple saint de Dieu, nourrit et maintient la foi, elle

édifie et hiérarchise l'Église. La vie procure le mouvement, mais le mouvement entretient la vie. Si la foi vient à disparaître, si l'Église se dissout, la liturgie meurt la première. Mais inversement, si la liturgie se dégrade, l'Église se disperse et la foi s'éteint.

Parce que la liturgie est la pratique d'une vie très riche par une vaste communauté séculaire, ses prières et ses rites entrent dans les mœurs, elle est à elle seule tout un univers comme porté par une foule d'hommes minuscules et éphémères. Or c'est une loi sociologique bien connue qu'on ne peut ni ajouter ni changer un grand nombre d'éléments d'un univers coutumier sans que cet univers s'effondre. Quant à substituer un univers rituel et mental à un autre, il n'y faut pas songer. Dans cette césure, la communauté porteuse se désintègrerait et ce serait sa mort spirituelle.

Ajouter des chants nouveaux, changer un missel et déplacer la date de ses fêtes, modifier le texte d'une prière, remodeler un rite, c'est sociologiquement rendre muets les adultes, désorienter la foi des saisonniers, scandaliser les chrétiens du seuil, bouleverser profondément la hiérarchie des Ordres et des générations. À partir d'une certaine ampleur, toute réforme est révolution.

Si la Réforme se fait système, elle tournera sociologiquement à la condamnation de la foi d'hier, au schisme entre l'Église d'aujourd'hui et celle de toujours : "On nous change la religion... Ce n'est plus l'Église de notre enfance", etc.

Toute la question est donc de savoir si la RÉFORME de Vatican II en matière liturgique a poursuivi la RESTAURATION commencée par dom Guéranger, développée surtout par saint Pie X et jusqu'à Pie XII, ou si elle en est le détournement frauduleux et la corruption systématique.

La question a été étudiée de manière approfondie par l'abbé de Nantes non seulement à propos de la « nouvelle messe », mais encore de chacun des sacrements. Œuvre considérable, qui faisait l'admiration du Père Congar lui-même, et qui apporte une réponse nuancée à la question posée. Réponse empreinte d'un optimisme raisonné et surnaturel. Après les décadences et les schismes, l'Église connaît toujours des restaurations qui retrouvent et poursuivent mieux encore son développement séculaire. Car l'Esprit-Saint de Dieu habite en elle et ses membres sont sanctifiés par les sacrements du Sauveur et Seigneur Jésus-Christ, son Prêtre.

LES FRUITS DE VATICAN II

On reconnaît un arbre à ses fruits, et les fruits sont là. La liturgie était auparavant œuvre sacerdotale, du Christ et de l'Église, plus divine qu'humaine, de prédication, de sacrifice sacramentel et de louange divine, célébrée pour le bien spirituel des fidèles, mais non sans leur pieux concours. Elle est devenue création spontanée, à prétention esthétique, moderne, de l'homme qui se rend un culte à lui-même. Insoucieuse de plaire à Dieu et de mériter ses grâces, la liturgie postconciliaire est tout occupée de plaire à l'homme comme un art et de mériter qu'il s'y intéresse et s'y adonne comme à un sport.

« En fait, le concile Vatican II n'a pas défini la liturgie de l'avenir. Il a été une étape décisive dans l'ouverture de l'Église aux nouveautés. Cette étape fut bientôt dépassée, et il fut admis que "l'obéissance au Concile" consistait à "dépasser" ce qu'il autorisait et à "développer" ce qu'il contenait en germes. Il est donc inutile de discuter de la réforme conciliaire dans ce qu'elle a été ou ce qu'elle est actuellement. Pour la bien comprendre et la juger correctement, il faut plutôt envisager ce qu'elle sera demain. » (G. de Nantes, "LA RÉFORME DE LA MESSE, CHIMÈRE OU RÉALITÉ ?" CRC n° 101, janvier 1976)

Après la décadence liturgique du quinzième siècle et la prétendue Réforme protestante, une première restauration de la liturgie fut décidée par le concile de Trente et réalisée de Pie IV à Paul V (1562-1614). Ce fut la cause principale de la magnificence mystique de la Contre-Réforme catholique du dix-septième siècle. Pour remédier au jansénisme et au gallicanisme desséchants, mais retardée d'un siècle par la réforme hérésiant du "Synode" de Pistoie, une seconde restauration fut préparée sous le pontificat de Pie IX par l'illustre dom Guéranger, puis admirablement conduite par les deux autres grands Papes des temps modernes, saint Pie X et Pie XII. Cette œuvre sage et hardie

trouve sa charte dans l'encyclique *MEDIATOR DEI*, du 20 novembre 1947, et sa forme arrêtée dans le *CODE DES RUBRIQUES*, promulgué par... Jean XXIII en 1960 !

C'est ce travail et ce progrès séculaires que le futur Concile devra reprendre au point où il a été brutalement interrompu, et d'abord en relevant ce qui en a été détruit. Mais Vatican II, qui pour une grande part aura contredit et compromis cette œuvre de restauration, la rendant d'autant plus urgente, pour une autre part y aura aidé. Un discernement s'imposera, œuvre propre d'un Pape et d'un Concile inspirés d'En-Haut. Dans ce domaine aussi, Vatican III devra opérer une Contre-Réforme et ensuite une restauration d'où viendra le renouveau tant attendu.

Mais cela peut et doit se préparer, d'abord et plus que tout par la prière et la pratique même, la plus parfaite possible, de la vie liturgique et des dévotions. Ensuite, par la conservation et le progrès d'un sage esprit catholique en la matière, presque aussi éloigné du fixisme que de l'anarchisme au dire de Pie XII (*MEDIATOR DEI*, p. 6). Car il en va de la liturgie autrement que du dogme. Celui-ci ne connaît pas de milieu entre la vérité et l'erreur, ni d'évolution historique de l'une à l'autre. Celle-là se fraie un large chemin entre le fixisme et le mobilisme, mais toujours dans le respect souverain de la sainte doctrine et de la tradition apostolique. Plus fixiste quand même qu'anarchiste !

Préparer Vatican III, c'est à la fois nous garder de toute souillure d'hérésie au contact de la révolution liturgique actuelle, mais aussi ne pas céder à l'exaspération réactionnaire qui nous ferait canoniser ce qui était hier et prétendre y arrêter, par esprit propre et par peur, toute la vie de l'Église. C'est dire combien nous avons besoin de l'Autorité pastorale de nos Pontifes pour nous conduire dans cette Restauration qui ne pourra pas être une reconstitution systématique de la liturgie de 1958, mais qui devra encore moins succomber à un futurisme échevelé.

CE QU'ON PEUT ATTENDRE ENCORE D'UNE « RÉFORME »

Puissent les historiens de l'an 2000 dire de Vatican III ce que Martimort écrit du concile de Trente : « Mais, avant de réviser les livres, il fallait rétablir la vérité dans les esprits et restaurer la discipline. Ce fut l'œuvre providentielle du Concile. » (chanoine Aimé-Georges Martimort, *L'ÉGLISE EN PRIÈRE*, éd. Desclée, 1961, p. 44) Aidés des documents du Magistère, y compris la Constitution de Vatican II en ce qu'elle a de traditionnel et de sûr, nous pouvons esquisser le plan et prévoir la matière de la future Constitution de Vatican III sur la Liturgie : *proclamation de la nature sacrée de la Liturgie ; canonisation de sa forme rituelle, traditionnelle et universelle ; discernement par le sacerdoce hiérarchique des saines et saintes nouveautés culturelles et pastorales.*

LA LITURGIE, ŒUVRE DIVINE.

L'erreur majeure du concile Vatican II a été de traiter d'abord de la liturgie, alors que les vérités de la foi sur lesquelles elle se fonde, qui doivent en éclairer et en orienter toute l'œuvre, n'étaient plus assurées mais au contraire contestées. C'est ainsi qu'après avoir pataugé un mois dans les discussions les plus confuses, les Pères votèrent l'adoption du texte proposé par 2 162 voix contre 46 tout simplement... pour en sortir !

Vatican III procédera par ordre. Il aura d'abord fixé la foi, la foi divine de l'Église, contre le prétendu évangélisme moderniste et son humanisme de fait, qui aboutit au culte de l'homme substitué au culte de Dieu. *La Constitution sur la Liturgie s'adossera à la foi pour affirmer*

d'abord son théocentrisme absolu : l'action liturgique est essentiellement un mystère, plus divin qu'humain, dont la réalité majeure est le culte rendu à Dieu dans le Christ, par la sanctification sacramentelle de l'Église en tous et en chacun de ses membres (Martimort, p. 7, 59, 188-198).

Cette réhabilitation du SACRÉ, non pas n'importe lequel mais celui qui est révélé et revêtu dans le Christ Souverain Prêtre, aura deux conséquences doctrinales :

1. *La fidélité à la Vérité de l'œuvre divine l'emporte sur toute autre considération ou préoccupation.* L'essentiel, le seul nécessaire, est que l'œuvre liturgique, de la messe, des sacrements, de la louange et des pieux exercices, s'accomplisse selon la Volonté de Dieu, dans l'orthodoxie, de manière valide et licite. Cela doit être. À l'encontre des théories du dépérissement du sacré et de la sécularisation ou profanation des rites (cf. Chenu, *LA LITURGIE APRÈS VATICAN II*, coll. UNAM SANCTAM, éd. du Cerf, 1967, p. 159-177), mais selon la démarche plus sûre indiquée par Congar dans « *LA SITUATION DU "SACRÉ" en régime chrétien* » (*ibid.*, 385-403).

La préoccupation pastorale et didactique, sans être exclue, devra être subordonnée, toujours relative et jamais indiscret. Œuvre sacrée, la liturgie sera toujours et nécessairement mystérieuse, "mystère de foi", et donc inaccessible au peuple, et aux prêtres, et aux experts ! Ce qui explique déjà et justifie l'usage de lieux sacrés, d'une langue, d'une musique, de vêtements et de signes sacrés, de rites hiératiques et de prières immuables.

2. *L'impérieux souci de toute l'Église est de conserver intactes, pures de toutes contaminations hérétiques ou mondaines, les formules et les formes traditionnelles* dont le fond remonte aux Apôtres, et au Christ lui-même qui seul a pu leur conférer autorité et efficacité proprement divines. Cela seul est agréable à Dieu qui n'est pas une création des hommes mais l'œuvre de Jésus-Christ et de son Église apostolique. Les païens déjà le savaient ! Écoutez Voltaire, leur prêtant sa plume (*OLYMP.* II, 2) :

« Nos rites, nos mystères
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains. »

Et quelle leçon le païen Jamblique administre aux Pères conciliaires de Vatican II ! « Si l'un des caractères rituels convient à ce culte, c'est bien l'immutabilité. Et il faut, comme si elles étaient des asiles sacrés, conserver les antiques prières toujours les mêmes et de la même manière, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter qui provienne d'ailleurs. Si tout est perdu maintenant des noms et de la vertu des prières, c'est qu'ils ne cessent de changer par le goût d'innover et la témérité des Hellènes. Par nature, en effet, les Grecs aiment les nouveautés... peu soucieux de garder les traditions reçues, prompts à les abandonner, ils transforment tout dans leur mobile amour des mots nouveaux. Les barbares, eux, constants dans leurs mœurs... » Et plus loin : « Nous conservons jusqu'à ce jour intangible la loi de

la tradition. Car si une chose au monde convient au dieu c'est évidemment le perpétuel et l'immuable qui lui sont connaturels. » (*DE MYSTERIIS*, VII-5)

À combien plus forte raison nos rites et nos mystères à nous chrétiens, œuvres sacrées du Fils de Dieu fait homme !

Le fameux axiome : *LEX CREDENDI LEX STATUAT SUPPLICANDI*, de Prosper d'Aquitaine, trouve ici son exacte portée (*MED. DEI*, p. 23). La forfaiture actuelle consiste à changer la liturgie pour en faire l'expression de la foi nouvelle et puis nous contraindre à l'adopter sous le prétexte que l'Église a toujours proposé au peuple sa règle de foi dans et par les formes de sa liturgie ! Qui ne voit le mensonge ? C'est précisément parce que la très précieuse Révélation divine nous est conservée par l'Écriture et la Tradition, éminemment par la transmission des prières et rites immuables, que *toucher à ces trésors pour les altérer ou les changer est sacrilège*. Les novateurs en liturgie ont toujours été dénoncés par l'Église comme des hérétiques, à juste titre ! Les novateurs actuels n'échappent point à la règle.

Donc, Vatican III restaurera la liturgie romaine traditionnelle et lui donnera la primauté absolue sur toute autre forme moins universelle ou moins ancienne, parce qu'elle est pour l'Église une inestimable source de sa foi, une incomparable et vivante catéchèse (Martimort, 220-224). Ainsi se trouve canonisée la COUTUME, en laquelle s'exerce, contre tout arbitraire, la sainte liberté des enfants de Dieu, la coutume que nulle autorité humaine n'a le droit de détruire tant qu'elle n'attente pas à l'honneur de Dieu ni au bien spirituel des fidèles. Lire là-dessus le dernier de nos grands canonistes, Mgr Andrieu-Guitrancourt, *INTRODUCTION À L'ÉTUDE DU DROIT : DE L'OBLIGATION COUTUMIÈRE* (p. 1103 et sq.), et poursuivre cette étude par la lecture de *L'INEXÉCUTION DES LOIS EN CAS DE DOUTE OU D'INJUSTICE* (1041-1052). Après quarante-cinq ans d'abus de pouvoir, d'arbitraire tendant à la destruction de la tradition liturgique millénaire, il faudra que Vatican III réhabilite la liberté reconnue aux chrétiens de les conserver envers et contre tout et tous.

Vatican III ne distinguera pas, imprudemment, dans la liturgie l'immuable du changeant, comme fit *SACRO-SANCTUM CONCILIUM* (S.C., 21), ce qui donna à penser que tout le changeant pouvait et devait être changé ! Il professera au contraire l'immutabilité de principe des prières et rites antiques, et il n'autorisera de réformes que dans le sens d'une sanctification, d'une purification ou d'un enrichissement du patrimoine sacré.

Et pourtant, le Concile pourra reprendre à la lettre toute la partie théorique de la Constitution *SACRO-SANCTUM CONCILIUM* qui est, en continuité avec l'encyclique *MEDIATOR DEI*, parfaite. Il devra seulement, pour ne pas faire lui aussi "la culbute", l'armer, la protéger par des anathèmes et, s'il faut, des condamnations de personnes, *contre le funeste anthropocentrisme et le*

panthéisme cosmique qui sont la tentation constante de nos sociétés matérialistes modernes. Alors, la discussion des réformes possibles et souhaitables sera “dédramatisée”, la confiance renaîtra. L’intégrisme, trop justement écœuré et révolté, se retrouvera intensément fidèle, comme avant.

Ce ne sera pas le plus difficile, loin de là. Le plus difficile sera de rendre au peuple chrétien, prêtres et évêques y compris, le sens de Dieu, de son culte, la vertu de religion et la piété sans lesquelles la liturgie n’est qu’une œuvre morte ou, pire, une rétrospective culturelle et folklorique. Hélas ! À quoi bon édicter d’excellents principes si d’abord de saints Pontifes et Pasteurs ne rendent au peuple fidèle le sens de l’œuvre religieuse, de sa nécessité pour le salut éternel, et le goût des choses de Dieu !

LA LITURGIE, FONCTION SACERDOTALE.

Une autre erreur funeste de Vatican II a été de traiter de la réforme liturgique avant de proclamer l’exacte nature et la constitution hiérarchique de l’Église. Au contraire, d’en avoir traité dans un climat de démagogie et de fronde.

Lors de Vatican III, l’étude de la liturgie suivra la promulgation de la Constitution dogmatique sur l’Église, qui définira sa nature mystique, hiérarchique et sacerdotale. Le Concile procédera ainsi comme Pie XII, dont *MEDIATOR DEI*, sur la liturgie, suivit *MYSTICI CORPORIS*, sur l’Église. C’est très important. *Car, de la Constitution divine de l’Église du Christ découle ce caractère essentiel de la liturgie, d’être une ŒUVRE ÉMINEMMENT SACERDOTALE.*

Vatican III canonisera la distinction entre l’Ordre sacerdotal et le peuple fidèle, comme Pie XII l’avait enseigné, sentant venir l’hérésie (*MED. DEI*, p. 34-36). Tous les cultes religieux ont été conservés par des castes sacerdotales dont le sacerdoce lévitique constitue le type parfait, institué par Dieu. *La Nouvelle et Éternelle Alliance relève de la même conception, mais de manière vraie et mystique : c’est Jésus-Christ en Personne qui célèbre la sainte liturgie en tant qu’unique et souverain Prêtre.* Ce dogme, loin d’exclure tout sacerdoce humain, consacre l’Ordre sacerdotal dans l’Église et le marque d’un Caractère singulier. La fonction du prêtre dans l’Assemblée est d’agir “*in persona Christi*”, en lieu-tenant du Seigneur Lui-même.

C’est de grande conséquence. N’étant pas une caste de sorciers détenteurs de secrets magiques (telle est la caricature chère aux progressistes), *la hiérarchie sacerdotale n’en est pas moins un CORPS de personnes établies dans une FONCTION douée de POUVOIRS DIVINS pour une ŒUVRE SACRÉE. Il importe donc de remettre la garde, la célébration et le gouvernement de la liturgie à la hiérarchie sacerdotale.* Ce sera un article très important de la Constitution, antithèse du funeste ARTICLE 22 de Vatican II.

Selon cet ANTI-22, le pouvoir sur la liturgie sera reconnu :

1° Au Souverain Pontife et à la Congrégation des rites qui administre ce domaine en son nom.

2° À l’évêque diocésain pour son territoire en union avec le Pape.

3° À tout curé de paroisse, par délégation large et confiante de son évêque, et enfin à tout prêtre pour le bon exercice des mystères qu’il célèbre.

Qu’est-ce qui est exclu de cet article ANTI-22 ? Les assemblées collégiales et les bureaux d’experts. C’est net, absolu. Qu’est-ce qui est ajouté à l’ARTICLE 22 ? L’ordre des prêtres, et en particulier les curés. Les curés et les prêtres ont été oubliés à Vatican II. Mais il n’y aura de retour à l’ordre en matière liturgique que par ce *retour au pouvoir* des Personnes constituées en dignité, libres et responsables, selon l’ordre et la subordination hiérarchiques institués par le Seigneur.

De plus, et selon une intuition balbutiante de Vatican II, le prêtre ne sera plus exclusivement considéré comme l’opérateur de la transsubstantiation. Mais comme le Chef et le Pasteur chargé de la responsabilité intégrale du culte liturgique : magistrale, sacramentelle et pastorale. Chacun à son rang de subordination hiérarchique, bien entendu.

a) POUVOIR MAGISTRAL. Au Sacerdoce hiérarchique est confié le dépôt du trésor liturgique. Il en a la garde, il doit donc – comme il l’a toujours fait instinctivement et par esprit de Corps – en maintenir le caractère “impérieux” (Martimort, 63). La liturgie sacrée n’est pas une création arbitraire ; elle vient de la Tradition et exige, de ce fait, une véritable uniformité. Ce furent les deux lois qui présidèrent à la révision du MISSEL (Bulle *QUO PRIMUM*, 1570) et du BRÉVIAIRE (*QUOD A NOBIS*, 1568) par saint Pie V.

Délivré des groupes de pression laïcs révolutionnaires (... et parfois réactionnaires), et revenu de la fièvre réformiste artificiellement allumée par le Concile et entretenue depuis par Paul VI, le Corps sacerdotal retrouvera d’instinct le respect de la liturgie, de son orthodoxie et de son hiératisme. *Vatican III pourra le rappeler au labeur didactique qui lui incombe, de donner à comprendre la signification profonde des rites et à en goûter la beauté mystique.*

b) POUVOIR SACRAMENTEL. L’ordination sacerdotale, et elle seule, confère aux élus de Dieu le pouvoir de célébrer le culte divin du Saint-Sacrifice, de remettre les péchés et de distribuer les sacrements. *C’est en tant que prêtre que le célébrant de l’Eucharistie mérite d’en être le “président”.* Cette dénomination ajoute une qualification qu’il était bon de souligner. Mais c’est renverser l’ordre divin de prétendre, comme on fait, que la présidence de l’assemblée fait le prêtre ! Ce qui est pleinement hérétique.

Vatican III achèvera de restituer au prêtre célébrant, sa fonction de Chef de l’assemblée, d’“animateur” de la communauté en prière. Au prestige du “célébrant”

doit s'ajouter dans la fonction liturgique l'autorité du "choreute" qui assure la majesté, l'ordre, la beauté et la vie communicative de la Fête.

c) POUVOIR PASTORAL. Enfin, de manière large, c'est toute la vie liturgique dans son économie propre, sa distribution, son environnement, qui relève du sacerdoce hiérarchique. Au Pape, aux évêques, aux curés revient toute la responsabilité de la pastorale liturgique.

C'est dans les entours de la célébration que les pasteurs ont une ample initiative et qu'ils doivent adapter l'enseignement liturgique et la discipline sacramentaire aux mentalités et aux structures sociales de leurs communautés. Tous ont tant à faire en ce domaine qui est remis à leur initiative, au contraire de la liturgie elle-même, intangible.

En définitive, contre le collégialisme épiscopal de Vatican II et aussi contre la centralisation papiste abusive du dix-neuvième siècle. Celle-ci confinant à la sclérose du "rubricisme", celui-là jetant dans l'arbitraire et l'anarchie, VATICAN III RÉAFFIRMERA QUE LA LITURGIE EST CHOSE SACERDOTALE. Ce pouvoir réservé au Corps sacerdotal a depuis toujours évité à l'Église le FIXISME des religions mortes et à l'opposé le MOBILISME des cultes livrés au caprice tout humain du pouvoir ou des masses. Admirable réalité que Vatican II abîma, que Vatican III restaurera : le rôle régulateur de la vie ecclésiale assumé par le clergé !

LA LITURGIE, ŒUVRE PASTORALE.

La réalité dogmatique du culte de Dieu étant assurée et défendue contre tout retour offensif du culte de l'Homme, l'obéissance à la volonté de Dieu nettement marquée par la responsabilité sacrée confiée au clergé d'administrer les choses saintes et par la docilité des fidèles à les recevoir selon les rites immuables, alors la vie liturgique reprendra son cours normal et redeviendra par la grâce de Dieu, œuvre édifiante, fructueuse, unanime.

La désastreuse confusion faite à Vatican II de la pastorale avec la liturgie a tué la liturgie et dévalué la pastorale. Le souci pastoral doit être de préparer la liturgie et non de l'étouffer. Alors, bien préparé par une catéchèse adaptée, tout le peuple, en union intime avec son Pasteur, participe à la célébration des Mystères, selon Pie XII : « *La contribution que la hiérarchie et celle que les fidèles apportent à la liturgie ne s'additionnent pas comme deux quantités séparées, mais représentent la collaboration des membres d'un même organisme, qui agit comme un seul être vivant... C'est dans cette unité que l'Église prie, offre, se sanctifie, et l'on peut donc affirmer à bon droit que la liturgie est l'œuvre de l'Église tout entière.* » (22-9-56)

La restauration liturgique, la vraie ! s'appliquera à cette activité secondaire mais importante, de la pastorale liturgique que Martimort définit : « *l'ensemble des procédés qui permettront la participation active et*

consciente du peuple chrétien à la célébration de la liturgie » (231).

Écartons l'expression périlleuse de "liturgie pastorale" – qui porterait atteinte au théocentrisme du culte – mais adoptons la "pastorale liturgique" qui est, pour le pasteur, l'art de faire mieux participer tout son peuple à l'action sacrée, sachant bien que l'essentiel en restera cependant mystérieux, inaccessible et sacerdotal. Les règles que formulait Martimort en 1961 sont toujours actuelles :

« 1. *Cette pastorale n'est pas directement missionnaire. La pastorale liturgique a pour objet la célébration des mystères par et pour le peuple fidèle : elle ne vise donc pas les incroyants... Elle ne peut (donc) consister à créer des formes de culte qui seraient accessibles même aux païens et seraient attirantes pour eux.* » (232)

« 2. *Elle est avant tout éducative. Elle s'adresse aux enfants de Dieu... Elle est paternelle, c'est-à-dire qu'elle traite les fidèles non pas avec une autorité tyrannique ou capricieuse, mais avec une patience inlassable – c'est une œuvre de longue haleine – et dans le respect des personnes. Elle ne cherche pas à imposer avec autorité des comportements extérieurs, à dresser des figurants ou des robots. Elle est donc instructive. Elle est formatrice. Elle vise à inculquer le sens du sacré, le sens de Dieu, l'esprit de Jésus-Christ, le goût de la prière profonde, du silence, et en même temps le sens de l'Église, le goût de la prière commune, etc. Elle est progressive... Il faut prendre les hommes là où ils sont pour les conduire plus loin...*

« 3. *Elle doit insérer les fidèles dans la tradition de l'Église. La pastorale liturgique n'a pas pour règle l'efficacité apparente, ni l'adaptation aux seuls besoins immédiats du peuple chrétien, surtout d'une portion de ce peuple restreinte géographiquement et socialement. Elle doit introduire les fidèles dans le culte de l'Église, leur enseigner à en respecter et aimer tout ce qui constitue son patrimoine de pensée et de prière. La pastorale liturgique ne vise pas tant à former de petites communautés sincères et cohérentes qu'à les insérer dans la grande Église de tous les pays et de tous les siècles. Elle doit donc s'appuyer sur une connaissance ample et précise de la tradition liturgique, sans quoi elle risque de se réduire à un pragmatisme à courtes vues, à des improvisations ou des innovations anarchiques.* » (234)

J'ai cité longuement. Écrit en 1961, par l'un des plus célèbres liturgistes d'avant-garde du temps, avec la collaboration de quatorze autres, dont Roguet, Gy, etc., c'est un réquisitoire accablant contre Vatican II, son Esprit et ses suites. Ce pourrait être la charte pastorale de Vatican III.

TRADUIRE LA CÉLÉBRATION DU MYSTÈRE CHRÉTIEN DANS UNE AUTHENTIQUE FIDÉLITÉ

La future Constitution conciliaire sur la Liturgie, après avoir défini ses principes dogmatiques, décidera de la discipline liturgique et pastorale. Celle-ci vise à la conservation des traditions, à l'accroissement du trésor sacré des rites et au perfectionnement de leur mise en œuvre.

Il importe d'abord de conserver. L'expérience de ces quarante dernières années montre que c'est déjà une grande victoire sur les forces de corruption et de dissolution, sans cesse en œuvre dans l'Église, que sont l'hérésie et le schisme.

Mais il est possible, en outre, d'enrichir le trésor et d'ajouter le nouveau à l'ancien. Cela se fait d'ailleurs, moins par des décrets d'autorité que par les saintes inspirations d'hommes profondément religieux dont les innovations et les réformes sont lentement authentifiées par le Magistère et adoptées par la ferveur spontanée des fidèles.

L'activité fébrile des protagonistes du Mouvement liturgique depuis le début du siècle, si elle a finalement transformé l'Église en un champ de ruines, a cependant accumulé une masse de matériaux à la disposition des sages bâtisseurs de la Contre-Réforme à venir. Le prochain Concile devra certainement ramener l'Église à ses impérissables et nécessaires institutions liturgiques, criminellement rejetées et interdites : langue latine, grégorien, rite antique de la Messe, office divin des heures canoniques, culte eucharistique traditionnel, etc. Mais il pourra aussi discerner dans la nouveauté soit des prières et rites retrouvés de l'antique, dignes d'être adoptés, soit des créations modernes en harmonie avec la tradition liturgique.

C'est le Concile qui en décidera et non pas nous. Nous n'avons aucune propension à nous substituer à lui. Loin de là ! Nous avons confiance en Vatican II, il nous a déçus et trompés. Eh bien, nous faisons confiance à Vatican III, et nous affirmons d'avance que nous sommes prêts à accepter de son autorité directrice toutes ses décisions disciplinaires, soit qu'il conserve, soit qu'il enrichisse, pourvu seulement que ce soit dans l'esprit de nos dogmes sacrés.

Allons plus loin. Si nous marquons une grande réserve à l'égard de l'intégrisme ultra, c'est précisément en vue de la réconciliation à venir. L'Église a déjà trop souffert de la rupture révolutionnaire de ce Concile, coupant la jeunesse de toutes nos traditions ; il faudra que le prochain Concile évite soigneusement de rompre brutalement, sous prétexte de Contre-Réforme, avec la liturgie actuelle et traumatise à son tour une autre génération. L'Église ne se relèverait pas de cette deuxième secousse. Vatican III affirmera les principes

avec une fermeté absolue, voilà de quoi satisfaire le meilleur intégrisme. Il proclamera la primauté du rite romain antique et lui accordera une parfaite liberté, voilà qui comblera notre traditionalisme. Mais s'il laisse subsister dans un esprit de concorde tout ce que Paul VI et son Concile ont légitimement prescrit et qui est entré dans les usages, il faudra bien l'accepter. Si ce n'est pas de Dieu, cela déléguera et disparaîtra. Mais nous n'aurons pas opposé terreur à terreur...

Pour ma part, j'imagine Vatican III bien plus grand. Il ne se battra pas dans le cadre des oppositions d'hier. Il s'engagera plutôt, et nous tous avec lui, dans une restauration vaste, grandiose, où la Tradition liturgique remise en honneur sera vivifiée par un corps de réformes pastorales bien étudiées. Tous y trouveront un tel profit spirituel, un tel enthousiasme, que cette synthèse du nouveau et de l'ancien fera entre nous l'unanimité, la concorde, dans une amnistie générale.

Il faut avoir le cœur grand, l'esprit délivré de toute étroitesse et de tout *a priori* autre que la foi. Chaque question mérite d'être examinée pour elle-même, en dépassant le conservatisme systématique et le réformisme aveugle. L'un et l'autre sont des solutions paresseuses, lâches et grégaires. Le traditionalisme progressiste consiste à conserver et enrichir la vie liturgique par un effort de piété, d'intelligence, d'imagination et de zèle.

J'ai là-dessus des idées, des projets ; je les avais avant le Concile. Je ne les ai pas inventés, ils étaient dans l'air que j'ai respiré depuis mon entrée dans l'Église, en 1943. Vatican II en a adopté certains et il a pris le contre-pied de certains autres, mais le choix se trouvait faussé d'avance par son réformisme systématique. Vatican III fera ce qu'il voudra, mais nous aurons, si on nous interroge, des projets à lui soumettre. Ce n'est pas le lieu ici. Je ne voudrais que signaler trois problèmes différents :

1. Certaines réformes dépendent surtout de l'esprit dans lequel elles sont décidées et reçues. Exemple : la distribution de la communion par des femmes. Si un évêque d'Amazonie autorise une religieuse, ordonnée diaconesse, à donner la sainte communion aux fidèles en l'absence prolongée de tout missionnaire, certes oui ! Si nos évêques laissent leurs curés d'avant-garde faire circuler la corbeille par une fille en minijupes qu'on retrouvera le soir au dancing, alors non ! Ici, tout dépend de l'intention.

2. D'autres innovations ont trop de signification propre pour dépendre des circonstances et des intentions. Ainsi la communion dans la main, debout, à la queue leu leu. Elle ne peut qu'être injurieuse à Dieu, en elle-même, et

donc à réprouver entièrement comme un archéologisme sans raison. C'est le type des réformes certainement mauvaises.

3. *Enfin, un grand nombre de réformes peuvent être salutaires, fructueuses, à condition d'être sérieusement étudiées, même sous leurs aspects inquiétants, pour être promulguées avec précision et réalisées prudemment.* Ainsi l'introduction de la langue vulgaire, si elle ne vise pas à supplanter le latin mais à conduire le peuple fidèle à mieux le comprendre et l'apprécier. J'avais, dès 1958, institué dans notre communauté, ce que j'appelle le "bilinguisme pédagogique", et je crois la formule d'avenir... Seulement, elle n'est ni démagogique, ni révolutionnaire ni paresseuse. Passons, nous en reparlerons bien un jour. Et de même, l'enrichissement de la musique sacrée, de tout l'art sacré.

Je n'ose ici parler de la Messe. On nous a fait trop de mal au nom de la Réforme, on l'a trop indignement saccagée – mais aussi les autres sacrements, et l'Office divin, et tout –, on a trop cherché à atteindre l'essentiel et jusqu'à mettre en péril sa validité pour que nous désirions autre chose de Vatican III que le simple et parfait rétablissement de l'antique Messe romaine. Tout au moins cela d'abord et à tout prix. Si par la suite, dans une atmosphère rassérénée, Vatican III propose des aménagements pieux, sages et beaux, *fiat!* Mais que ce ne soit pas une "messe normative" ! ni une "célébration œcuménique" ! ni une "eucharistie domestique", ni un "partage fraternel" ! Que ce soit toujours immuable, le Saint-Sacrifice de la messe selon le rit romain antique. Il nous suffit et surabonde de richesses.

Que Dieu, selon ses promesses d'indéfectibilité, nous accorde vite cette Contre-Réforme si urgente et cette Restauration de son culte sacré ! Ce sera la merveilleuse réconciliation des prêtres et des fidèles entre eux, mais bien plus encore avec eux-mêmes, car la Réforme actuelle les a tous comme aliénés, arrachés à leurs convictions et à leurs coutumes, rendus ennemis d'eux-mêmes, *l'anthropocentrisme de leur caprice élevé contre le théocentrisme de leur vocation baptismale.*

Ah ! oui, il est grand temps qu'un saint Pape catholique rassemble tout le Corps des évêques pour qu'avec Lui, tous relèvent et acclament le magnifique édifice de la sainte Liturgie qu'en un temps d'égarement collectif un Pape et un Concile funestes avaient renversé !

EN ATTENDANT...

Vatican III, c'est pour quand ? Cela dépend de Dieu qui peut tout par châtement de Justice et par miracles de Miséricorde, mais il veut plus encore que tout dépende des hommes. De trois manières :

La première, et qui cependant n'est pas la principale, est l'action de la hiérarchie, tout particulièrement la décision d'Autorité souveraine du Pontife romain. Tout le

mal vient de ce que Paul VI a fait, ou encouragé, ou laissé faire ou subi. Tout le bien viendra de ce qu'un Pape de Contre-Réforme inspirera, suggérera, favorisera, aidera ou décidera et ordonnera. En premier lieu, la convocation d'un Concile réparateur. C'est grande pitié de voir « *l'autodémolition de l'Église* » déclarée par le Pape lui-même qui n'aurait qu'à bouger le petit doigt pour la stopper et pour démarrer la reconstruction, car "les murs sont bons".

La deuxième, qui est la principale parce qu'elle relève des grandeurs de charité et non des grandeurs d'établissement, c'est l'action de grands saints. Je ne crains pas de dire – même si cela nous accusait – que la Contre-Réforme tarde parce que certaines âmes avaient reçu des grâces de sainteté jusqu'à faire des miracles et remuer les foules mais ne leur ont pas été fidèles. Des saints manqués ont choisi sans doute la voie facile de la piété dans une coupable soumission à la Réforme, et d'autres ont choisi la dissipation de l'âme sous prétexte de juste polémique. Faute de saints, l'Église souffre. Quand se lèveront les saints que Dieu a élus et qu'il appelle, alors le peuple se convertira, il aspirera à la vraie piété dans la sanctification des sacrements et le culte en esprit et en vérité qui manque tant aujourd'hui. Cette levée de sainteté déterminera la Contre-Réforme et en fera une RESTAURATION CATHOLIQUE.

La troisième et la moindre, c'est la nôtre, notre œuvre spécifique : la Ligue de la Contre-Réforme. Trop de gens font de leur agitation l'œuvre principale et de ce fait ils la mènent de travers, avec des résultats plus mauvais que bons. On ne fait pas une Contre-Réforme à tout prix. La CRC ne peut se faire sans la Hiérarchie ni contre elle. Donc, rompre avec elle est une folie dictée par l'orgueil et l'illuminisme. Il faut préparer, travailler, combattre, et puis savoir attendre. De même, on ne fait pas une Contre-Réforme dans l'Église sans sainteté ni contre la sainteté. Donc, toute polémique qui ne s'accompagne pas d'état de grâce, de pratique assidue des sacrements, de recherche de la perfection est nulle et sans fruit. Plutôt se taire.

En quoi consiste donc notre action de Contre-Réforme, si nous voulons demeurer bons catholiques, disciples de Jésus dont nous avons appris qu'il est « *doux et humble de cœur* » ? *À maintenir pour nous-mêmes la double fidélité à l'Église de toujours par le culte et la pratique inchangés de notre religion apostolique et romaine, et à l'Église de tous, par la communion paisiblement ou héroïquement maintenue avec le Corps visible de l'Église hiérarchique et catholique d'aujourd'hui, Pape, évêques, prêtres et fidèles qui sont nos Pères et nos frères, tous, notre prochain.*

La CRC affirme contre vents et marées, de droite et de gauche, que cette double fidélité est possible, est bonne, est sainte. Et nous sommes résolu à la vivre, s'il le faut jusqu'aux pires épreuves. *On ne renie pas les Traditions apostoliques, même pour plaire au Pape d'un*

jour. On ne quitte pas non plus l'Église catholique romaine, même pour répondre à l'appel d'un Ange de lumière.

Pratique de la Messe de toujours, enseignement du catéchisme de toujours, observation des commandements éternels de Dieu et des commandements séculaires de l'Église, oui ! Et tout aussi fermement respect pour le Pape et les évêques légitimes, obéissance aux commandements justes de leur autorité, reconnaissance du Pouvoir sacerdotal et jusque dans les pires. Notre polémique se tire d'une mystique. Notre Contre-Réforme demeure catholique...

C'est heureusement à cette *SAGESSE SURNATURELLE* (CRC n° 31, avril 1970) que, progressivement, viennent les hommes les plus intelligents et les plus avisés. Sur la question de la Nouvelle Messe, qui a été l'occasion de cruelles divisions entre traditionalistes, il est remarquable qu'un Salleron, plus conciliant que nous, et qu'un Vaquié, plus intransigeant, en arrivent à se rencontrer à égale distance des excès contraires, " *IN MEDIO ECCLESIAE*", au centre où nous les attendions, cela dit sans acrimonie et sans jactance. Cette plénitude de sagesse pastorale se résume bien ainsi : LA MESSE ROMAINE ANTIQUE est seule sûre, parfaite, sainte. La NOUVELLE MESSE est valide quoique mauvaise et ambiguë.

« Tous les doctrinaires traditionalistes qui ont analysé la nouvelle messe, même les plus sévères, s'accordent à reconnaître qu'elle n'est pas positivement hérétique. On ne peut que souscrire à leur jugement... Tout a été disposé pour que l'irréparable ne soit pas commis. La messe de Paul VI est valide puisqu'elle n'est pas positivement hérétique. Elle est également licite, puisqu'elle est édictée par l'autorité légitime. Ceux qui y assistent par obéissance ne doivent pas être critiqués, si du moins ils conservent l'ancien esprit. Mais les dangers qu'elle fait courir ne sont pas illusoire... Elle conserve un théocentrisme de convenance, mais sa logique l'entraîne vers un anthropocentrisme absolu.

« Il nous faut bien la SUBIR, puisque les trois quarts du temps nous n'en avons point d'autres. Mais il n'est pas possible de l'ADOPTER du fond du cœur. La foi s'y oppose, l'obéissance qui était apaisante autrefois, est devenue oppressante : " Où me mène-t-on ? " (Jean Vaquié, LA RÉVOLUTION LITURGIQUE, Diffusion de la Pensée française, 1971, p. 175-176).

Telle est la " ligne de crête " définie par notre Contre-Réforme catholique dès 1969. Cet équilibre du jugement et cette sagesse de l'action réservent tout l'avenir. Voici encore quelques lignes dont la hauteur de vue respire une sérénité émouvante, sûre de la restauration future ; c'est pourquoi elles n'ont pas vieilli :

« Nous pensons qu'il est heureux qu'un certain nombre de prêtres tiennent à continuer à dire la messe de saint Pie V. En témoignant ainsi de leur attachement

au rite protecteur des vérités de foi proclamées par le concile de Trente, Vatican II et Paul VI, ils préservent les chances du redressement qui, sans être pour demain, interviendra tout de même un jour ou l'autre.

« Il n'y a pas, à regarder le fond du problème, de débat entre l'ancienne et la nouvelle messe. Il n'y a que le problème de la messe elle-même. C'est toujours LEX ORANDI, LEX CREDENDI. La loi de la prière ne fait qu'un avec la loi de la foi. Telle foi, telle messe. Telle messe, telle foi. Quand s'affaïsse la croyance dans la transsubstantiation, dans le sacerdoce ministériel, dans le sacrifice eucharistique, la messe vacille. Et, de même, quand la messe devient repas fraternel, exaltation communautaire et improvisation prophétique, les vérités de foi qu'elle incarne s'évaporent.

« Tout, aujourd'hui, s'effrite ensemble. Tout ne sera restauré qu'ensemble. Nous n'assistons ni à l'éclosion d'une messe nouvelle, ni à la fin d'une messe ancienne, Nous assistons à l'éclipse de la messe éternelle.

« Les éclipses ne durent qu'un temps. » (Louis Salleron, LA NOUVELLE MESSE, Nouvelles éditions latines, 1970, p. 183-184)

C'est assez de cette convergence des meilleurs esprits pour nous réjouir et nous fortifier dans notre attente d'un troisième concile du Vatican, réconciliation des catholiques et restauration de la divine liturgie, notre gloire.

Abbé Georges de Nantes et frère Bruno de Jésus.

Frère Georges de Jésus

VATICAN II

AUTODAFÉ

Pamphlet

★
★ ★

*On se moque de nous,
on ne se moque pas de Dieu.*

POISON

CRC



LE PÈRE DE NOS ÂMES

LE 15 février, jour de la mort de notre Père, un courrier électronique de frère Bruno apparaissait à l'écran de vos ordinateurs :

« Bien chers amis,

« Il a plu à notre très chéri Père Céleste de rappeler à lui notre bien-aimé Père de la terre, frère Georges de Jésus-Marie, ce matin à 6 h 25, muni des sacrements de l'Église. Il était entré en agonie hier, dimanche matin. La communauté l'avait entouré pour les prières de la recommandation de l'âme et, cette nuit, pour celles de son dernier soupir. Il s'est éteint bien paisiblement, dans un dernier mouvement de menton vers la statue de Notre-Dame de Fatima qui a accompagné tout son chemin de croix.

« Il n'avait pas écrit en vain :

« *« Je la verrai enfin, ma Mère très aimée, la Reine des saints et des anges, j'aurai un chemin ouvert parmi sa noble cour. Je jouirai de ses douces caresses et de ses embrassements comme si j'étais son unique enfant ! Je lèverai les yeux et je contemplerai la beauté de ce visage virginal, pour lequel j'ai perdu tous mes biens. »* (PAGE MYSTIQUE, CRC n° 50, p. 16, novembre 1971)

« Il ne nous oubliera pas pour autant, nous ses "chérissés". J'entends encore son frère, Bruno de Nantes, me

dire : *« Ce n'est qu'au Ciel que l'on peut quelque chose pour ses enfants. »* Le Ciel l'avait pris au mot. Et maintenant Georges et Bruno sont réunis pour s'occuper de nous... et de toute l'Église en grande pitié. Que leur intercession réponde à notre prière pour le repos de leurs âmes.

« *votre ami et frère Bruno de Jésus.* »

Il a donc plu à notre Père Céleste de rappeler à Lui, à Elle, celui que sa sainte Mère *« était impatiente de serrer sur son cœur »*, comme disait le frère Gabriel Mossier.

Ce fut après un regard sur Notre-Dame de Fatima, et comme un cierge qui s'éteint. Mais cette mort, aux yeux du médecin, garde un mystère.

Au terme de son *RAPPORT MÉDICAL* sur les derniers jours de notre Père, le docteur Le Moulec conclut :

« **RÉFLEXIONS D'UN MÉDECIN AU CHEVET DU PÈRE.** »

« Il faut souligner que le traitement le plus important de notre Père fut l'accompagnement, le dévouement filial de sa communauté et les soins prodigués au quotidien.

« Il est difficile d'envisager une telle survie sans la présence de frères dévoués ; c'est une des réponses actuelles à toutes les lois voulant régir les soins palliatifs et l'accompagnement des mourants.

« Le dévouement des proches, et l'amour du prochain surpassent toute thérapie, et bien sûr une mort



« *Mortuus, adhuc loquitur* », mort, il parle encore (Épître aux Hébreux 11, 4).

chrétienne, avec ses prières pour les agonisants, en est l'admirable réponse. Durant les nombreuses heures où j'étais dans la chambre du Père, il existait un constant contraste entre l'aggravation clinique, neurologique et respiratoire, et la sérénité du Père ; il est difficilement explicable que l'on soit dans cet état de sérénité avec des épisodes de désaturation aussi importants.

« L'examen médical ne montrera à aucun moment le reflet d'une quelconque souffrance.

« La mort par asphyxie est cependant la mort la plus terrible qui soit ; elle survient dans un état d'agitation qui oblige dans tous les cas à débiter des traitements destinés à endormir le patient et ainsi soulager le mourant.

« La mort de notre Père dans ce paroxysme de souffrance contraste avec le calme et l'esprit d'abandon dont il fit preuve, entouré par les prières de la communauté. » Il est mort asphyxié comme Jésus sur la Croix.

JEUDI 18 FÉVRIER.

La journée des funérailles a été « *digne du nom de votre Père* », nous a dit un bon voisin, et certainement comme il la voulait, comme il l'avait préparée. Toute sa vie a été occupée de cet « *unique nécessaire* » qu'il disait en une courte phrase : « *Faire de notre mort le plus grand acte d'amour de notre vie.* » Sa première PAGE MYSTIQUE est une ivresse d'amour, et sa dernière une prière de ne quitter les siens, nous ses pauvres enfants, « *qu'en brûlant, avec la très admirable petite Thérèse, de leur être ainsi d'un plus sûr et d'un plus excellent service, assuré qu'ils y gagneront quand j'y gagnerai aussi* ».

Notre Père était exposé, dès le jour de sa mort, dans le chœur de notre chapelle et nous ne l'avons jamais laissé seul, relayant les frères qui se sont dévoués pour lui avec tant d'amour durant les six ans pendant lesquels le Bon Dieu nous permit de le garder encore, et qui l'ont fait sans mesurer leur fatigue.

Les démarches nécessaires pour les obsèques nous ont fait apprécier la sympathie, vraiment cordiale, des habitants du village comme des artisans familiers de nos chantiers. La première démarche, en fait, était auprès du curé de notre "secteur paroissial". Il était absent pour trois semaines. À l'évêché, un prêtre nous dit que l'évêque était en Haïti. On savait déjà que son zèle missionnaire le portait habituellement en Colombie, mais on voit par là qu'il est infatigable quand il s'agit de populations éprouvées. En fait l'évêché en avait déjà référé à la nonciature et l'on attendait la réponse... du Vatican sans doute ! Elle arriva une heure après :

« *La nonciature refuse de prêter l'église du village pour la sépulture de l'abbé de Nantes.* »

Cette petite et basse vilénie, jusque dans la mort, a suscité les réactions de chacun suivant son tempérament et sa grâce. Frère Bruno répondit aux questions des journalistes :

« *L'évêché ayant refusé que les funérailles de l'abbé de Nantes soient célébrées à l'église de Saint-Parres, je ne souhaite pas commenter l'événement, afin de ne pas faire rejaillir ce scandale sur la sainte Église que nous aimons et défendons.* »

Il était néanmoins heureux d'avoir commencé par s'adresser à l'autorité ecclésiastique dans un acte de foi. Mais puisque celle-ci refusait, nous étions libres de célébrer les obsèques de notre Père chez nous. D'autant plus que le prêtre de service ajoutait : « *Je vous conseille de faire les obsèques dans la salle communale ou tout simplement dans votre chapelle.* » Ce qui fut fait.

Notre maire était stupéfait, il "découvrait" la "charité" postconciliaire, et quand il apprendra que la sonnerie des cloches nous était même refusée, il ne trouva plus les mots. Le Père Zambelli, apprenant la chose, fut soulevé d'indignation. Non seulement il accepta de célébrer les obsèques, mais il voulut prononcer l'oraison funèbre : « *Et vous la publierez sous mon nom.* »

Mais quelle joie de voir cinq prêtres se joindre à nous, dont l'un avoua : « *Je ne devais pas, je ne pouvais pas venir, mais ça a été plus fort que moi* », comme pour Bernadette qui n'avait pas le droit de retourner à Massabielle et qui s'y était sentie "pressée"...

Le menuisier qui assure les Pompes funèbres n'avait pas voulu d'autres adjoints que les frères et il s'est prêté volontiers à tous nos saints désirs, et surtout à celui de garder le cercueil ouvert pendant toute la Messe. Notre Père était royal, et grâce à la retransmission sur écrans, tous pouvaient le regarder de tout près. D'ailleurs, on ne se contentait pas de le regarder, on l'embrassait, et les petits enfants n'en avaient aucune peur. « *Il dort le petit Père !* » Après avoir donné la communion aux fidèles – il y eut huit cents communions – frère Bruno a mis le ciboire entre les mains de notre Père, "conclébrant", tant il est vrai, selon sa propre expression, que « *la mort est la première messe du chrétien et la dernière messe du prêtre.* SACERDOS IN ÆTERNUM.

Pendant ces trois jours, frère Bruno nous a donné la consolation d'une lecture spirituelle à 18 h 30 et d'une heure sainte à 20 h. Il nous a lu et commenté les écrits du Père sur le sacrement des malades, *l'extrême-onction*, et la mort, et le soir il nous lisait une de ces merveilleuses PAGES MYSTIQUES qui sont en vérité son testament. Mais le jour même des funérailles, le jeudi 18 février, voyant que la chapelle ne désemplissait pas, il a passé la matinée à alterner chapelets, chants, et PAGES MYSTIQUES.

À 13 h 30, une heure avant la cérémonie, toutes les places étaient déjà remplies, le défilé ininterrompu pour embrasser le Père. Les derniers préparatifs enfin nous permirent de ne pas trop penser à notre chagrin.

Et la Messe commença, il n'y avait qu'à se laisser conduire par la merveilleuse liturgie antique. Mais on attendait le sermon. Ce fut celui d'un prêtre, d'un ami, d'un orateur, d'un homme cultivé, d'un pédagogue, tout le monde était sous le charme. Vous l'avez lu, il a très bien retracé les étapes de cette belle amitié sacerdotale, grandissant jusqu'au jour où lui-même nous reçut si cordialement à Lourdes, il y a deux ans. Il évoqua la chambre de notre Père dont il aurait pu dire comme les gens d'Aljustrel entrant dans celle de François de Fatima : « *On a l'impression d'entrer dans une église.* »

Enfin, il fallut fermer le cercueil, mais il se rouvra

un jour qui n'est peut-être pas éloigné et nous retrouvons ce visage chéri, admirable et admiré, et maintenant nous n'avons plus qu'une volonté : nous montrer dignes de lui, poursuivre son œuvre.

La croix, les frères, le clergé, le cercueil, les sœurs, les fidèles, formèrent la procession, honorée d'un bel arc-en-ciel. Le chapelet et les chants d'espérance résonnèrent dans le village mieux que les cloches interdites et, sans qu'il y ait besoin de service d'ordre, la foule prit place tout naturellement, familièrement, filialement, autour de la tombe. Les voisins n'en revenaient pas de voir tant d'enfants et de jeunes gens.

Après la bénédiction de la tombe, chacun put de nouveau bénir le cercueil et déposer son offrande pour des Messes, quoique chacun pense plutôt à le prier, ce Père de nos âmes qui a fait largement son purgatoire sur la terre. Les plus beaux chants de notre répertoire montèrent alors vers le Ciel, jusqu'au *MAGNIFICAT*. Enfin, quatre frères descendirent le cercueil au fond de la fosse, à même la terre selon notre règle. Il faisait froid, mais tout l'après-midi un beau rayon de soleil avait accompagné la cérémonie et nos larmes étaient « *de tendresse et non de tristesse* », comme disait saint François de Sales.

Frère Bruno a été admirable de courage, son allocution vengeresse vous laisse deviner notre résolution de défendre l'honneur de notre vrai Père, plus que jamais, lui qui a passé sa vie à défendre l'honneur de l'Église contre « *l'orgueil des réformateurs* ».

Aujourd'hui nous arrivent les articles des journaux, insignifiants, sauf celui de Frédéric Pons, qui sauve l'honneur des médias, dans *VALEURS ACTUELLES* du 18 février :

« **LES COMBATS DE L'ABBÉ DE NANTES.** »

« Personnalité rebelle et controversée, l'abbé Georges de Nantes était l'une des plus brillantes intelligences de l'Église catholique. Décédé ce 15 février à l'âge de 85 ans, ce fils d'officier de marine, ordonné prêtre le 27 mars 1948, avait sacrifié sa carrière ecclésiastique à son refus du concile Vatican II (octobre 1962). Nommé en 1958 curé de campagne à Villemaur (Aube), il en fut chassé en 1963 pour son engagement en faveur de l'Algérie française, puis déclaré « *suspens a divinis* » (interdiction de célébrer la messe dans son diocèse de Troyes). L'Église sanctionna aussi ses deux « frères » adjoints – Bruno Bonnet-Eymard et Gérard Cousin –, refusant de les ordonner prêtres.

« Auteur prolifique, l'abbé de Nantes appuya son action sur une ardente communauté de fidèles, la Contre-Réforme catholique (CRC), fondée à Saint-Parres-lès-Vaudes, et sur une réflexion exigeante. Il rédigea en 1973 un *Libelle d'accusation* contre le pape Paul VI, socle théologique de sa résistance au modernisme. Ce défi lui valut une solide réputation d'orgueil. Il demanda à

soumettre l'ensemble de ses écrits au jugement du Saint-Office : aucune erreur doctrinale ne fut trouvée mais on lui demanda de signer une soumission sans condition. Il refusa. Faute d'une décision canonique, le procès n'a jamais été clos. « *On se moque de nous, on ne se moque pas de Dieu* » disait-il.

« Confronté à l'accusation de « *secte* » (jugée infondée par un appel d'avril 2005), Georges de Nantes voulut au contraire rester fidèle à l'Église catholique romaine, pour épargner toute dérive schismatique à la CRC. Jusqu'à la fin, il affirma sa foi d'une renaissance certaine de l'Église, conformément aux promesses données par Notre-Dame de Fatima. »

F. P.

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

1 VIDÉO (2 heures)	: achat 12 €, location 4 €.
1 VIDÉO (3 heures)	: achat 18 €, location 6 €.
DVD	: achat 6 €.
AUDIO – CASSETTES	: location (uniquement) 1.50 €.
CD	: achat 3.80 €.

Ajouter le prix du port. La durée de la location est de deux mois.

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

FÉVRIER 2010

- **ACT. O CRUX, AVE, SPES UNICA.**

1 DVD – 1 cassette – 1 CD.

- **S 88. LE CATÉCHISME TÉLÉVISÉ EN 40 LEÇONS.**

11. LEÇON 11. CHAPITRES 21-22 : LA COMMUNION DES SAINTS ET LA RÉMISSION DES PÉCHÉS.

12. LEÇON 12. CHAPITRE 23 : LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR ET LA VIE ÉTERNELLE.

1 DVD – 1 cassette – 1 CD.

- **B 61. LE SAINT SUAIRE, NOTRE ÉTENDARD.**

1 DVD – 1 cassette – 2 CD.

ACT – S 88, 11-12 – B 61 : 1 vidéo, 4 heures.

En vidéo, B 61 peut être commandé indépendamment des conférences mensuelles : 1 vidéo, 2 heures.

♦ CAMP-RETRAITE DE LA COMMUNION PHALANGISTE 2009 :

- **PC 72. L'ÉGLISE EN PROIE À LA GRANDE APOSTASIE, 1978-1988.**

JANVIER 2010

3. GEORGES DE NANTES, KAROL WOJTYLA : LE JOUR ET LA NUIT.

4. JEAN-PAUL II : LE PAPE DES DROITS DE L'HOMME.

5. THÉÂTRE : KAROL WOJTYLA DEVANT LE TRIBUNAL DE LA CAUSE DES SAINTS.

1 vidéo – 2 DVD – 3 cassettes – 3 CD.

FÉVRIER 2010

6. LE LIBER ACCUSATIONIS SECUNDUS, ACCUSATION CAPITALE CONTRE JEAN-PAUL II.

7. MONTAGE : DEUXIÈME DÉMARCHE D'APPEL À ROME, MAI 1983.

1 vidéo – 2 DVD – 2 cassettes – 2 CD.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0313 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F - 10 260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.crc-resurrection.org>

ABONNEMENT 25 €, étudiants 15 €, soutien 50 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 30 €, AUTRES PAYS 50 €, par avion 60 €.

Mais depuis lundi les “courriels” et les lettres s’accumulent par centaines et nous disent la place de notre Père dans chacune de ces familles, de ces âmes. Monsieur Roland Broquet, son paroissien depuis l’enfance, a écrit une très belle lettre à notre évêque, Mgr Stenger, montrant comment à chaque étape de sa vie le Père a été là pour le garder dans la voie droite. Et beaucoup d’amis qui ne se manifestaient plus depuis des années sont venus aux obsèques ou écrivent leur témoignage de fidélité et leur reconnaissance. C’est une révélation des cœurs, et des caractères.

Mgr Stenger, après avoir fermé l’église et interdit les cloches, nous a écrit depuis Haïti :

« Au Frère Bruno,

« Aux Frères et Sœurs de la Maison Saint-Joseph,

« Alors que je me trouve pour une mission à Haïti, j’ai appris le décès de l’abbé Georges de Nantes. Quoi qu’il en soit de l’histoire et de ce qu’elle a provoqué, c’est un frère prêtre qui nous quitte et j’implore pour lui le Dieu de miséricordes, afin qu’Il l’accueille dans Sa paix.

« Je célébrerai l’Eucharistie à son intention ce jeudi 18 février, jour de ses obsèques, et j’irai prier sur sa tombe à l’occasion de mon prochain passage à Saint-Parres-lès-Vaudes.

« Union de prière. »

+ Marc STENGER
Évêque de Troyes »

Le Saint-Sacrifice offert pour le repos de l’âme de notre vénéré Père par un successeur des Apôtres, c’est

la prière même de l’Église, c’est une grâce qui n’a pas de prix. Merci, Monseigneur.

Le forum *Internet*, quant à lui, est rempli de méchancetés contre nous et d’ignobles sous-entendus. Les plus savants dénoncent les trois hérésies de notre Père :

1° Sur la Sainte Vierge, « dont il prétend qu’au-dessous de Dieu on ne peut trouver créature plus parfaite et – extravagance ! – que nulle autre pensée que celle de Dieu même ne peut en mesurer la grandeur ». Mais c’est une citation du bienheureux pape Pie IX !

2° Sur l’Eucharistie, sensualisme insoutenable, il dit qu’on « mange le Corps du Christ » et va jusqu’à comparer la communion à l’union conjugale : « Ils seront deux en une seule chair », écrit-il. Mais c’est une citation de saint Jean Chrysostome !

3° Son temporalisme, qui veut « tout instaurer dans le Christ ». Au vingt et unième siècle ! Mais c’est tout saint Paul, et la citation est de l’Apôtre avant d’être la devise de saint Pie X !

Mais pour votre consolation, les lettres admirables reçues depuis le 15 février rempliront nos pages sans tarder, elles sont notre honneur, notre fierté, la récompense de toute l’œuvre de notre Père. Merci !

Il neige aujourd’hui à gros flocons. C’est le sourire de la Sainte Vierge au jour de la fête de François et Jacinthe, et cela fait tout oublier de la méchanceté des hommes. Au pied de la tombe, il me semblait entendre notre Père chéri me dire en désignant la statue de Notre-Dame de Fatima : *Ecce Mater tua*. Voilà la vraie joie.

frère Gérard de la Vierge.

